SPRAWOZDANIE

DYREKCYI

C. K. WYŻSZEJ SZKOŁY REALNEJ

W STANISŁAWOWIE

za rok szkolny

1896/7.

NAKŁADEM FUNDUSZU NAUKOWEGO.

STANISŁAWÓW.
Z DRUKARNI I LITOGRAFII ST. CHOWAŃCA.
1897.

SPRAWOZDANIE

DYREKCYI

C. K. WYŻSZEJ SZKOŁY REALNEJ

W STANISŁAWOWIE

za rok szkolny

1896/7.

NAKŁADEM FUNDUSZU NAUKOWEGO.

STANISŁAWÓW.
Z DRUKARNI I LITOGRAFII ST. CHOWAŃCA.
1897.

TREŚĆ (INHALT).

Examen de la théorie
dramatique et des drames de Diderot.

I.

Chacun sait que les Français du 17 siècle vivaient dans la plus grande ignorance de ce que pensaient et écrivaient leurs voisins en Angleterre. Pour les Français des motifs politiques et religieux venaient s'ajouter à des raisons d'amour propre littéraire qui empêchaient les relations entre deux littératures si différentes l'une de l'autre. C'est au 18 siècle que l'esprit englais s'infiltra en France, et Buckle compte jusqu'à soixante célèbres Français qui firent le voyage d' Angleterre.

Or aucun écrivain du 18 siècle n'a imité aussi souvent les Anglais que Diderot. Il réunit et résume, dans son oeuvre immense, tous les genres d'influence qu'exercèrent alors sur les auteurs français les écrivains britanniques. Il y avait, au 18 siècle, en Angleterre, un genre très original et très anglais, qui s'adaptait merveilleusement aux moeurs et à l'esprit général de l'époque. Ce genre avait pour représentants Addison, dans le journalisme, Moore, Steele, Lillo et tant d'autres, au théâtre, Richardson et Sterne, dans le roman. Ce genre purement bourgeois, moral et sentimental est imité de bonne heure en France. Mais le plus grand admirateur de ce genre est Diderot. Dans le genre dramatique, Diderot réalise, pour la France, une révolution générale, qui s'étendit bien au-delà de la frontière.

La même bourgeoisie que l'on voyait dans les romans anglais, s'installa en maîtresse au théâtre. Le bon goût de Diderot lui dit que la tragédie arrivée au plus haut degré de perfection ne peut être qu'imitée par tous ceux qui suivront Corneille et Racine dans un chemin battu. Il s'insurge donc contre les règles imaginées par des pédants en protestant contre la fausse poétique au nom de la liberté même du génie; enfin en invoquant habilement les anciens qu'on connaissait si mal, il rappelle aux écrivains qui se croyaient être classiques la simplicité de l'art grec lequel n'avait rien de commun avec le théâtre de Crébillon et de tant d'autres. Il tenta donc une régénération de l'art dramatique.

Est-ce qu'il est le créateur du drame qu'on appelle aussi la comédie larmoyante? Point du tout. C'est Nivelle de la Chaussée qui substitua au comique l'émotion et le pathétique. Le drame de Diderot n'en fut que le développement. Mais Diderot en créa la théorie; c'était une ten-

tative importante pour ce qui en sortit plus tard. La théorie est parfois plus intéressante que les drames mêmes; la reflexion était sa source unique. Les drames ne sont qu'un exemple palpable de la théorie. Comme le goût du théâtre n'avait jamais été plus vif, ses drames sont aussi, au service de la théorie un puissant instrument de propagande. Cette propagande avait un caractére plus social que littéraire. Tous les écrivains contemporains font la même chose. Ils raillent les nobles et relèvent les bourgeois; ils disent que l'homme est parfait et la bourgeoisie possède toutes les vertus. Il proposent et recommandent des réformes dans chaque domaine de la vie sociale. Diderot ne reste donc point isolé et partage l'ardeur inquiète des écrivains de sa grande époque.

II.

Nous savons que l' Encyclopédie (1749—66) fut le but de tous ses efforts. Il en conçut l'idée. et lui donna une forte unité d'impulsion. En même temps qu'il déploie une inépuisable énergie au service de l' Encyclopédie, il poursuit énergiquement une réforme du théâtre en faisant un drame. C'est en 1757 que parut le „Fils naturel“ suivi des „Entretiens“. M. Charles Rosenkranz dit que ce n'était pas le premier essai de Diderot dans l'art dramatique. Il lui atribue une pièce en un acte. Mais ni Diderot ni ses amis n'ont jamais fait aucune allusion à cette pièce. Nous pouvons donc supposer que l'opinion du savant critique allemand est fausse.

Quel est donc le sujet du „Fils naturel“? Il faut dire d'abord qu'il n'est pas original. Les contemporains de Diderot comparaient déjà le sujet de sa pièce avec le fond du „Il vero amico“ de Goldoni. Diderot, dit M. Rosenkranz, a tiré le drame de la comédie. Nous pouvons ajouter qu'il a fait un drame-thèse où il se propose por but principal de prouver une vérité philosophique. Il prend le sujet de la pièce italienne et dispose, combine pour ses besoins les événements et les caractères de cette comédie. Il est parti de cette verité qu'il faut sacrifier son bonheur à la vertu, et met sa théorie en pleine lumière. Il veut aussi substituer la verité à la convention, en faisant du drame une image de la realité. Son drame est à la fois bourgeois, pathétique et moral et arrive à son heure. Mais Diderot a fait encore quelque chose. La Chaussée écrivait en vers; pour que la tragédie bourgeoise réussît à se développer, il fallait qu'on la débarassât d'abord de la contrainte du vers. cl fut le dessin de Diderot qui ne lui a été inspiré par personne. Le drame de Diderot ne contient aussi aucune des scènes burlesques qu'on trouve dans la pièce de Goldoni. Son auteur voulait plus de naturel au théâtre. C'était une idée exprimée déjà dans les „Bijoux indiscrets“ et qu'il a mise en pratique pour la première fois dans son essai dramatique. Il a beaucoup refléchi sur l'art dramatique et il a pris la plume pour faire une pièce de théâtre. Il prend donc la pièce de Goldoni et met en présence les mêmes caractères ou plutôt les mêmes personnages. Mais sa pièce est toute différente et ne ressemble pas à la comédie italienne.

Elle souleva, dès l'origine, en 1757 des discussions passionnées et n'a pas subi longtemps l'épreuve de la représentation. Tout le monde convenait que l'auteur était un homme d'esprit, mais qu'il n'avait ni le

génie ni le talent exigés par le genre dramatique. Diderot lui-même, avec son bon goût et sa charmante modestie, reconnut de bonne heure, que sa pièce n'était pas bonne. Cherchons donc le pourquoi de cet insuccès. Le rideau se lève sur un salon de la maison de Clairville, où l'action doit se passer. Dorval fort agité éclate en imprécations contre lui même;

Il aime la fiancée de son ami et se résout à quitter sa maison. On annonce Clairville qui a été averti de la résolution de son ami. Il a besoin de son secours et le prie de ne pas lui refuser son conseil ni sa médiation. Rosalie, sa fiancée ne l'aime plus; elle l'évite et cherche la solitude. Dorval ne veut trahir son ami. Mais Constance, soeur de Clairville l'aime éperdument. C'est un abîme; il en voit l'horreur et hésite. Voilà le drame dont le sujet est esquissé au premier acte.

Le rideau se lève sur le second acte. Rosalie avoue à Justine qu'elle n'aime plus Clairville. Là-dessus, Dorval arrive. Il doit demander à Rosalie en quoi Clairville a pu lui déplaire et prendre congé d'elle. Rosalie lui avoue son amour, et quand Clairville entre, Dorval un peu troublé avec une habileté très admirable lui conte que Rosalie n'a pas changé et qu'elle attend seulement son père pour obtenir son consentement et unir son sort à celui de Clairville. Rosalie sort fort agitée. Dorval éprouve des remords, quand on lui apporte une lettre de la part de Rosalie. A peine a-t-il écrit quelques lignes de réponse, que son laquais Charles l'appelle au secours de Clairville qui a été attaqué par les voleurs. Il vole à son secours, et Constance trouve sur sa table une lettre d'amour qu'elle croit être adressée à elle-même. — C'est le second acte. Nous voyons que l'exposition a été faite au premier; le second nous rapproche du point culminant. Il faut avouer que tous les événenements ont été arrangés à plaisir et contre tout bon sens. Il me semble que les deux premiers actes sont très montès de ton. On ne peut croire un mot de cette aventure; toute cette histoire et bien mélodramatique et peu vraisemblable. En réalité, Dorval n'a jamais été coupable; Rosalie l'aime. Tous deux s'avouent qu'il s'aiment passionnément. A quoi bon donc faire le drame? Est-ce que Clairville peut être heureux avec une femme qui en aime un autre? Dorval, quand il veut quitter la maison de Clairville, a l'air d'être de très bonne foi. Au second acte, il trompe son ami et ne reste pas conséquent avec lui même. Dorval, Clairville, Rosalie, Constance sont plutôt des marionettes, des abstractions pures; il n'y a pas un mot qui corac térise ces personnages. On a pleuré deux ou trois fois; on a dit aussi quelques monologues qui sont lents, lourds et uniformes.

A l'acte suivant, Clairville et Dorval sont rentrés à la maison. Nous apprenons, que Clairville a entendu deux hommes parler de l'amour de Dorval pour Rosalie. Il les a insultés, et c'est ce qui a causé l'intervention de Dorval. Rosalie entre au milieu de la discussion, et Clairville lui dit que Dorval aime Constance et il en est aimé. Une lettre surprise a tout découvert. — Nous sommes un peu étonnés. Pourquoi Dorval ne proteste-t-il pas? Clairville s'attendait à une explosion de joie de la part de Dorval. Mais ce dernier se trouve dans une disposition d'esprit particulière, que Clairville devrait au moins soupçonner. On annonce un inconnu. C'est André, valet du père de Rosalie. Ill annonce que son maître va revenir d' Amérique et qu'il a perdu toute sa fortune pendant le voyage. Il en résulte que Rosalie indigente ne peut point s'unir à un

homme pauvre. Dorval est riche et il peut d'autant mieux épouser Rosalie que celle-ci l'aime passionnément. Mais il est retenu par des scrupules incompréhensibles. Il se décide à offrir à Rosalie une partie de sa fortune. Peut-être regrette-t-il cette générosité, mais la vertu a fini par remporter la victoire. Tout ce troisième acte est assez étonnant; la malhabileté de l'auteur est vraiment trop évidente. Il y a des passages à la fois peu étudiés et inconséquents. Pourquoi Rosalie déclare-t-elle qu'elle hait Clairville? Sa conduite est à la fois ridicule et peu vraisemblable. Le long récit d' André ne sert à rien et est bien ennuyeux.

Passons au quatrième acte. Constance veut consoler Rosalie, mais elle éclate en imprécations contre Dorval. Comment cela s'est-il pu faire? Tout cela est heurté et brutal. Cette jeune fille qui aime Dorval peut-elle cela dire? Constance nous étonne aussi quand elle dit à Rosalie que Dorval lui reste après la perte de son bien. Elle est moins jalouse que nous ne pensons. Dorval entre au milieu de cet entretien; Rosalie laisse Constance et Dorval seuls. Ce dernier se laisse aller aux aveux avec Constance qui veut le consoler. Il est donc à la fois bon, beau, et ténébreux. Il hait les hommes et son malheur se répand sur tout ce qui l'approche. Chateaubriand et Goethe ont dû lire la pièce de Diderot avant de composer leurs premières oeuvres. En vain Constance le rappelle au bon sens et au devoir. Elle déclare qu'il sera au moins heureux dans ses enfants. On peut supposer qu'elle veut bien être mère de ces enfants. Mais Diderot ne lui donne point l'air d'une vieille fille coquette qui est un peu ridicule dans ses amours. Elle ne ressemble point à Bélise dans les „Femmes savantes“. Mais elle tient un long discours sur l'influence qu'exerce la philosophie sur les moeurs et les croyances du temps; elle lit évidemment les oeuvres des Encyclopédistes. Elle est prête à renoncer à son amour, à rapprocher Rosalie de Dorval, car la perspective d'un mariage entre son amant et l'amante de son frère n'est pas pour l'effrayer. On peut étouffer dans cette atmosphère de vertu et de morale. Constance se retire triomphante. Il n'y a pas deux minutes qu'elle est partie lorsqu'entre Clairville; Dorval lui conseille d'épouser Rosalie. En lui disant cela, il ne reste pas conséquent avec lui-même. Mais Clairville nous déconcerte aussi. Est-ce qu'il a oublié ce que lui dit Rosalie? On ne peut pas deviner ce que pensent Dorval et Clairville quoiqu'ils parlent beaucoup. Est-ce que Clairville songe encore à fléchir Rosalie? Cela est possible; mais Diderot a eu dans ce cas le grave tort de ne pas nous en avertir. Au lieu de cela, il fait un éloge du commerce et du travail.

Quand le rideau se lève sur le cinquième acte, nous voyons Clairville à genoux devant Rosalie. C'est un assez piètre rôle que celui d'un homme qui veut contraindre une fille à l'aimer. Dorval profite de l'occasion pour faire un sermon. La vertu exige qu'on lui sacrifie tout. Aux emportements farouches de la passion on doit opposer les raisons de la vertu. Et Rosalie se sent convaincue. L'argumentation de Dorval tombe comme un verre d'eau froide sur sa tête. Ce qu'il y a de pis, c'est que cette scène n'est pas le père de Rosalie. Le vieux Lysimond déclare que Rosalie est soeur de Dorval. On s'embrasse cordialement; l'explosion de joie succède à la scène dramatique. Le drame tombe aussi de son haut. Lysimond n'a pas perdu tout son bien; le reste peut encore faire riches ses enfants. La pièce, j'entends la pièce véritable est donc escamotée. La

scène dernière, quoiqu'elle soit très touchante, est de peu d'effet au théâtre. Une jeune fille qui s'est éprise d'un homme peut elle être heureuse avec un autre? Si Rosalie aimait sincèrement, elle ne pouvait l'être. Dorval se marie aussi avec une vieille fille qu'il n'aime pas. Mais Diderot ne s'en inquiète guère; son but est atteint. La vertu triomphe et son ambition est satisfaite.

III.

La pièce n'a été jouée qu'une fois. Il n'y a presque rien à ajouter à ce verdict du public du 18 siècle. Diderot n'est point un homme de théâtre. Le drame est horriblement ennuyeux et chargé de tirades dont le style n'est point naturel. C'est un verbiage où il n'y a rien qui caractérise l'homme ou qui exprime les mouvements de l'âme d'une manière sûre et simple. Il n'y a pas un trait psychologique qui nous montre leurs âmes. Le titre même de la pièce est peu justifié. Le dialogue lent et banal a beaucoup de points de suspension qui ont la prétention d'imiter le dialogue naturel. Les monologues contiennent les idées de l'époque; il fait bon les lire pour connaître le temps. C'est Diderot qui parle dans ces monologues. On y voit le philosophe absorbé complétement par ses idées qui parle dans tout le drame.

Il nous plaît mieux au moment, où il quitte la scène et monte à la tribune de la critique. Les „Entretiens avec Dorval“ qui suivent le drame sont son premier traité sur les questions de théâtre. Rappellons qu'il traça déjà quelques lignes sur le naturel au théâtre dans les „Bijoux indiscrets“. Dès ce temps, il réfléchit beaucoup à ce propos; les idées vagues donnent naissance à un traité où nous rencontrons une certaine quantité de doctrines nouvelles et importantes. Son esprit se sent plus à son aise dans ce domaine; si sa pièce était ennuyeuse, son traité est plein de vues neuves et profondes. Il ne pense plus pour ses personnages; il reste lui-même en prenant la plume du penseur. Il ne faut pas croire qu'il est l'ennemi du théâtre. Il sait que l'art est seulement l'art; il lui faut surtout une ressemblance pour qu'il imite bien la nature. L'art consiste dans l'unité qui caractérise toutes les oeuvres clasiques. La pièce ne doit pas être chargée d'incidents; tous les évenements doivent être liés de manière que le spectateur y aperçoive toujours une raison qui les unisse. Diderot blâme avec justesse ce moyen conventionnel des auteurs dramatiques qui se servent toujours de valets. C'est un moyen sûr d'anéantir l'intérêt qu'éveillent les personnages. Il demande que les personnages agissent eux-mêmes sans le secours des valets et des soubrettes. Il a grandement raison, quand il veut qu'on estime au moins les trois unités. En insistant sur l'abrogation des valets et des servantes il combat les vieilles conventions de la scène française; il faut l'en féliciter sincèrement.

Le théâtre doit représenter les tableaux réels de la vie humaine. La réalité ne contient rien de conventionnel; la fausse décence empêche souvent de mettre dans la bouche des héros les mots qui leur conviennent. Il faut donc revenir à la simplicité de l'art grec. Voilà une pensée qui annonce déjà le théâtre du 16 siècle. Diderot semble même reconnaître qu'il n'y a rien de naturel dans sa pièce. Il a du goût; la médiocrité, le conventionnel, l'affectation sont toujours pour lui un objet de critique sévère. Il propose que les pièces soient représentées avec plus

de naturel; rien n'est plus répugnant qu'une pièce mal jouée. Les scènes le plus tragiques n'ont pas besoin de beaucoup de mots; les plus violentes passions s'expriment surtout par les silences mêmes. La pantomime est une bonne portion du drame. Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon ont porté la tragedié au plus haut dégré de perfection; il faut donc créer le genre nouveau, parce que l'ancienne source d'inspiration est épuisée. Diderot conseille aux auteurs d'écrire les drames en prose, Shakespeare et les Anglais contemporains donnent des exemples dignes d'être suivis; il faut donc renoncer au vers et faire de bonnes tragédies domestiques et bourgeoises. Les théâtres doivent doivent être bien bâtis et posséder de bons décors. La vertu et la vérité sont une inépuisable mine pour les écrivains; l'art dramatique moralisant du haut du théâtre est un art digne d'être respecté.

Enfin Diderot croit qu'on pourrait renouveler le théâtre en introduisant un genre nouveau. Le genre comique et le genre tragique sont des extremités. Il serait bon de créer un genre intermédiaire; ce genre remplira le vide. Jusqu'à présent le théâtre est divisé en deux genres dont chacun représente les gens privilegiés ou abaisse les bourgeois. Ne peut-il pas arriver des aventures très funestes à de simples citoyens? Rien n'est plus sûr et plus vrai. Quoi qu'il en soit, Diderot est au point de vue de la morale un homme très sévère et presque pédant; comme le suicide de Dorval ne pourrait être une épreuve de vertu, il avoue qu'il n'a pu donner à son drame un autre dénouement. Le nouveau genre est un genre sérieux, quoiqu'il puisse manquer de grandes passions tragiques. Il doit nous intéresser, parce qu'il est plus proche de nous; il jette au rebut les grands sagues et les hauts cothurnes parce qu'il représente les hommes de moyenne condition. Un théâtre pareil peut proproduire sur nous un grand effet, parce que ces scènes pleines de vie réelle nous touchent de plus près. Les grandes scènes classiques sont même plus difficiles à jouer. Où sont les acteurs qui nous montreront les héros tels qu'ils sont dans les tragédies des Grecs, des Romains et des autres nations civilisées? Beaucoup de scènes nous rappelleront que ces personnages sont des comédiens. Voilà donc une pensée que nous trouverons dans un de nos poètes contemporains. Diderot, dit M. Reinach, quelque sujet qu'il agite, sort toujours de son siécle le corps tendu et comme précipité vers l'avenir. Ajoutons, que le célèbre poète belge Maeterlinck croit aussi que les créations des acteurs ne sont qu'un pâle reflet de la création poétique.

L'art dramatique doit surtout inspirer aux hommes l'amour de la vertu et l'horreur du vice. Diderot demande, quels seront les sujets de cette nouvelle branche dramatique. Il n'y a pas de si grandes différences dans les caractéres des bourgeois. Il faut songer qu'il se forme tous les jours des conditions nouvelles; les auteurs doivent donc faire des hommes de tous les états. Chaque siècle crée des hommes nouveaux qui peuvent être représentés dans la littérature. Qu'est ce que c'est que des conditions? Il faut entendre par condition l'état, dans lequel se trouve un homme dans la famille ou dans la société. On est un père, un fils, un gendre, un magistrat, un soldat. Diderot propose donc de renouveler le théâtre en substituant des conditions aux caractères. Ce n'est pas tout. La critique qui parle beaucoup de Diderot ne s'aperçoit pas que l'auteur

des „Entretiens“ demande encore une réforme. En parlant des hommes nouveaux qu'on trouve dans chaque époque il propose de les représenter dans le drame. Les personnages de Corneille, de Racine, de Voltaire étaient des hommes réduits à une seule passion. Leur moralité était sans tache; leur vertu était inflexible. Les héros de Molière sont plutôt des types que des caractères. Ils sont plus vrais comme types que comme individus. Chaque siècle a le même penchants et les mêmes vices; mais les conditions qui changent toujours donnent aux hommes beaucoup de traits réellement nouveaux qui leur sont propres. L'idée de Diderot est ingénieuse. Elle annonce déjà les caractéres vraiment personnels et propres à une certaine époque. Beaumarchais, Augier, Dumas procèdent de Diderot.

Résumons encore tout ce que nous trouvons dans les „Entretiens“. Diderot veut qu'on estime les trois unités. On s'est trop exercé sur ce dogme du théâtre clasique. Il est au moins estimable; il donne aux drames anciens plus d'harmonie artistique que n'en possède le théâtre romantique. Diderot exige aussi plus de naturel dans le style. Il a grandement raison; le style de Corneille et surtout de ses successeurs tourne à l'abstrait; il a peu de verité et de couleur. Etant trés sublime et très harmonieux il est très éloigné du style simple et purement poètique de Sophocle et de tant d'autres écrivains vraiment classiques. L'art, en se séparant franchement de la nature, doit néanmoins donner au dialogue une certaine ressemblance qui ne peut être ni trop triviale ni trop exagerée. Il n'y a rien de plus conventionnel que la conception des caractères dans le théâtre ancien. On n'avait pas étudié la nature; les dramaturges avaient seulement sous les yeux les chefs-d'oeuvre de Corneille et de Raeine. Les héros sont devenus des abstractions pures qui n'avaient rien de commun avec le monde réel. La pensée de Diderot ne manque pas de justesse; elle n'est pourtant ni assez claire ni assez précise. Diderot propose qu'on représente l'homme dans un état social. Est-ce que le père, le fils, le gendre représentés dans un drame ne sont pas plutôt des types que des caractères personnels. Il veut, de plus, que le drame soit moral. Il est sur ce point d'accord avec Dacier, avec d' Aubignac, avec Marmontel et avec Voltaire; mais sa réforme peut conduire au même épuisement et à la même conséquence que le dogme classique. Le père de famille n'est pas un caractère mais un type; la morale des héros classiques et de Dorval est formaliste, pointilleuse, raisonneuse. Il est dans le vrai, quand il demande des caractères nouveaux qui sont un effet de chaque époque; son idéal est un homme déterminé, conditionné, modifié par les circonstances qui l'ont crée; mais dans son traité il est en contradiction avec cet idéal. Il est assez difficile de tirer de ce verbiage long et un peu ennuyeux la pensée qui ouvre vraiment un chemin nouveau au théâtre. Rattaché à sa doctrine, Diderot ne voit pas qu'il n'y a ni naturel dans son style ni personnalité dans la conception de ses personnages. Il est, comme beaucoup d'autres écrivains de ce temps, plutôt un penseur qu'un pur artiste.

IV.

Diderot voulut donc substituer les conditions aux caractères et nous représenter au lieu des héros antiques les hommes de moyenne condition.

l'idéal de l'homme dans un état social ne fut pas longtemps son rêve. Il le réalisa de l'année suivante. Une pièce de théâtre était à son avis une application de la théorie.

Celle-ci est-elle meilleure que la précédente? Si le „Fils naturel“ ne vaut rien, le „Père de famille“ est au moins passable. La pièce a quelques qualités dont nous parlerons en faisant son analyse. Diderot s'y peignit lui-même et montra plus d'esprit dramatique. La pièce fut jouée á la Comédie-Française et produisit un certain effet. On pleurait abondamment. Voltaire en fut charmé et sa correspondance est plein de louanges. Il faut remarquer que le théâtre de ce temps-lá fut envahi par la philosophie. Dans beaucoup de pièces les auteurs tentaient seulement de prouver une vérité philosophique. Diderot voulant enlever au père de famille son autorité absolue, disposa, combina, arrangea pour les besoins de cette démonstration les événements, les caractères qu'il met en jeu. Cette idée est l'unique but de son drame; c'est aussi le secret de son sucuès. Le rideau se lève sur un salon dans la maison de M. d' Orbesson. C'est la la nuit fort avancée; chacun s'amuse à son gré Le Commandeur d' Auville et sa nièce Cécile font une partie de trictrac; Germeuil, un jeune ami de M. d' Orbesson fait semblant de lire un roman derrière le Commandeur; il interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cécile. Le partenaire de Cécele en est fortement irrité; c'est la situation qui nous permet de remarquer que l'auteur s'y est pris assez habilement en voulant exciter la curiosité du public et la tenir en haleine. Nous apprenons que le fils de M. d' Orbesson s'est retiré depuis quelques heures sans dire mot à personne. La partie de trictrac pendant laquelle nous avons entendu les termes de jeu se croiser avec éclats de colère du Commandeur finit enfin et tous s'approchent de M. d' Orbesson qui est très inquiet du départ de son fils. C'est seulement le Commandeur qui lui fait des reproches d'avoir mal élevé ses enfants. C'est bien adroit; il y a en effet un mystère. Les scènes suivantes l'éclairciront.

Ni sa fille ni son ami ne parviennent à consoler M. d' Orbesson; de noirs pressentiments s'élèvent dans son âme. Un inconnu entre vêtu comme un homme du peuple, triste, pensif. C'est Saint-Albin, son fils; il aime la belle Sophie qui est son premier amour. Mais Sophie est une pauvre ouvrière. Il serait mal á propos de dire que l'amour s'est éveillé chez elle. Une transformation s'est opérée aussi chez Saint-Albin; il ne lui convient pas d'essayer d'élever Sophie á son niveau; il préfére devenir son égal et prendre uh habit d'un homme du peuple. Est ce qu'il est heureux? Non pas tout à fait. Car il voit Sophie travailler durement tous les jours et il cherche vainement à lui venir en aide. Il faut avouer qu'il est aussi verbeux que passionné. Il déclare que son ange manque de pain et qu'il ne peut guère y pourvoir. M. d' Orbesson paraît en être irrité; il lui promet son aide.

Passons au deuxième acte. Nous sommes dans le cabinet de travail de M. d' Orbesson, et dès les premiers mots nous apprenons qu'il en use très bien avec ceux qui dépendent de lui. Dans quel mode sommes nous? Ai-je besoin d'ajouter que c'est là un monde d'exception? Mais il est permis aux auteurs de nous peindre des mondes exceptionnels. M. d' Orbesson est un idéal d'honnête homme; au reste, tous

les personnages de Diderot ont cette qualité ou ce défaut. Ce n'est pas tout. Nous savons déjà que Saint-Albin aime Sophie; c'est un amour pur, agrandi par le dévouement, passionné et exclusif. Nous apprenons aussi que Cécile aime un homme qu'elle ne veut pas nommer. C'est un amour pur, sans sacrifices, mais touchant cependant par sa sincerité. Cécile reste seule en tête-à-tête avec son père et lui avoue qu'elle veut se renfermer dans un couvent. Le père profite de cette occasion pour placer un sermon. Sérieusement, est-ce qu'il y a là dedans quelque chose d'original. C'est un verbiage commun jeté sur la scène par une main malhabile. Les mots tombent dru comme grêle; mais aucun ne nous aide à mieux connaître l'homme et le monde que Diderot met en scène. Le sermon est interrompu par un laquais qui annonce deux femmes. C'est Sophie qu'il a fait venir; elle est accompagnée d'une femme qui est son amie. M. d' Orbesson l'interroge; toujours pudique et timide et répondant à peine elle accepte la proposition de quitter Paris et de se rendre auprès de sa mère. Saint-Albin entre; un dialogue vif s'engage. La scène est assez bonne et assez vraie; Saint-Albin sent que chez lui l'amour est plus fort que le préjugé mondain; les sentiments qui l'animent sont tout à la fois très nobles et très clairs pour tous.

M. d' Orbesson, sans doute, accomplit ce qu'il regarde comme son devoir; il espère que le fils fera un sacrifice. Mais Saint-Albin reste fidèle á son amour; quand le père lui dit que le spectre de sa faute se dressera vivante entre lui et Sophie et empoisonnera son bonheur, il l'appelle tyran. M. d' Orbesson s'indigne; mais il sait aussi que s'opposer à ce mariage, ce n'est pas agir en bon père. Là-dessus, le Commandeur arrive; il conseille à son neveu de faire de Sophie sa maîtresse en lui apprenant qu'il ne lui laissera que quinze cents livres de rente. Saint-Albin préfère être désherité que renoncer á son amour; Sophie a des scrupules. Elle est fière et n'accepterait pas un mariage qui serait conclu malgré la volonté des parents. Germeuil qui aime Cécile a aussi des scrupules. Le Commandeur lui a confié un secret qu'il ne révèle pas á Saint-Albin en éspérant gagner la bienveillance du Commandeur. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il se trompe. Aux emportements farouches de Saint-Albin Germeuil oppose des raisons de bon sens; il ne peut pas, comme celui-là, causer un chagrin mortel à un homme qui a toujours été pour lui bon et dont il aime la fille. Son argumentation ne sert à rien; Saint-Albin est un homme qui a pris un parti définitif. Il préfère emporter le reste de sa fortune et s'en aller avec Sophie; il vivra avec elle tranquille et heureux. Au moment où le second acte s'achève, Germeuil raisonne en homme prudent et sage.

Une transformation rapide s'est opérée en lui au troisième acte; il prie Cecile de cacher Sophie dans son appartament. Cécile touchée lui offre un asile. Germeuil a fini son affaire; il s'en va. Le Commandeur entre et nous avons un dialogue entre lui et Cécile; il exige que Cécile épouse Germeuil qu'elle n'aime pas; il dépouille Saint-Albin pour doter Cécile, qui refuse d'accepter son offre. Là-dessus, M. d' Orbesson entre; son fils le suit et lui redemande Sophie qui a disparu avec sa bonne. Le Commandeur déclare sans scrupule qu'il a fait emprisonner Sophie et que Germeuil a pris part à cette affaire. Saint-Albin se décide à exercer une cruelle vengeance sur le perfide ami. Sur ces entre-

faites, Germeuil arrive; Saint-Albin l'aperçoit, et, comme c'est un homme emporté, il éclate en imprécations. Mais Germeuil est honnête et sage; il reste froid et ferme. Il rend au Commandeur la lettre de cachet que ce dernier lui a remise. Ai-je besoin de dire que Saint-Albin s'en va pour chercher Sophie? Le Commandeur est furieux; M. d' Orbesson semble être indulgent et bon. Il est tendre et vertueux et réalise l'idéal du bon père. Le Commandeur dans la scène qu'il fait à son frère se montre brutal et cynique. Il se répand en reproches et en malédictions; il veut au moins chasser Germeuil qui l'a trompé. M. d' Orbesson s'y oppose; il ne veut être ni tyran vis-à-vis des ses enfants ni ingrat envers le fils de son ami.

Nous voilà au quatrième acte. Il faut remarquer, que si les deux premiers actes étaient au moins passables, le troisième paraît horriblement faux et ennuyeux. Cet acte rentre bien dans la manière de son auteur et est par cela même le plus éloigné de la vérité. Ce qui manquait surtout à Diderot, c'était le don de théâtre, le style original; et pour s'en apercevoir, il n'y a qu'à prendre au hasard une scène du troisième acte. Mais ce qui est plus mauvais, ce sont ces phrases interrompues; c'est ce dialogue entrecoupé qui est bien loin de la vérité; c'est cette prose à la fois vulgaire et prétentieuse qui ne nous dit rien et ne caractérise rien. Comme il faut pourtant que la vertu reluise d'un éclat indiscutable, Diderot laisse échapper les mots qui raprochent les personnages les uns des autres et les rendent les plus semblables les uns aux autres. La bonté de M. d' Orbesson ne touche point, parce qu'elle ne paraît pas sincére; il y a plus de faiblesse que d'indulgence. A l'instant où Saint-Albin, irrité et même furieux, va chercher Sophie, Germeuil ne lui révéle pas toute la vérité. Il fallait que le sujet remplît encore deux actes. Diderot voudrait être simple et naturel; aussi tout ce qui se dit dans son drame, n'est que banal. Le lecteur n'en garde rien dans son imagination.

C'est au quatrième acte que nous allons voir Saint-Albin qui cherche vainement sa Sophie. Cécile plutôt que de révéler le secret préfére exposer Germeuil à la vengeance de son frère. Nous n'avons en scène que deux personnages et on ne peut pas se rendre compte logiquement des sentiments qui les animent et des mobiles qui les poussent. Cela tient un peu de la caricature et du vaudeville. Il faut avouer que cette incertitude nous gêne. A quoi bon et où cela nous mène-t-il? Là-dessus M. d' Orbesson arrive; son fils ne veut pas lui parler. Nous voyons un va-et-vient des personnages pendant les quelques scènes qui suivent; la situation ne s'est point éclaircie. Cécile se décide enfin à avouer tout à son père; il n'y a qu'un moyen de sortir de cette impasse. Avant d'avouer tout, Cecile appelle Sophie qui sort de sa cachette. Sophie propose à Saint-Albin de la renvoyer à sa mère; celui-ci, désolé, éperdu ne veut rien entendre. On annonce le Commandeur qui a découvert le secret; il sait tout et veut se venger de sa nièce, de Germeuil, de Saint-Albin. C'est un démon qui semble détester les hommes sans motif et agit perfidement.

Au cinquième acte sa vengeance doit atteindre Sophie. Cécile est toute émue et remplie de crainte. Le Commandeur apparaît; elle le re-

çoit éperdue, troublée. Il ne crie pas; sa tranquille ironie cache un plan infernal. C'est M. d' Orbesson qui tire sa fille de cette mauvaise situation. Je n'ai pas besoin de dire que le Commandeur raconte tout à M. d' Orbesson qui n'a aucune idée de ce qui se passe. Le dialogue s'engage entre lui et le frère; M. d' Orbesson est desésperé et pleure à chaudes larmes. Que va faire le Commandeur? Il se décide à essayer encore d'emprisonner Sophie. L'exempt, qui doit se saisir de la malheureuse fille, arrive. Mais il faut encore désarmer Saint-Albin, qui la défend, l'épée à la main, furieux. Au moment où le drame pouvait changer en tragédie le Commandeur reconnaît en Sophie sa niéce qui habite en province. La pièce se termine d'une manière paisible; et en fait le préjugé mondain n'est pas tourné en ridicule. Mais la vertu remporte une victoire. Nous ne savons pas au juste qui est vertueux et bon. M. d' Orbesson a montré beaucoup d'indulgence que l'auteur nous fait admirer. Et puis, n'est-il pas vrai, ne suffit-il pas que Saint-Albin et Germeuil soient des hommes loyaux et honnêtes. Comme il faut pourtant que la vertu reluise d'un éclat indiscutable et que la pièce se termine à l'avenant, Diderot, par un artifice très connu dans l'ancien théâtre, amène les choses à un heureux dénouement. On s'embrasse, et Sophie épousera Saint-Albin.

Les réflexions de la Harpe sur la pièce dont nous avons donné l'analyse sont justes. Il fallait que Diderot nous montrât M. d' Orbesson aux prises avec son fils qu'il croit égaré. Nous sommes complétement pénétrés, impregnés de sa faiblesse qu'il montre surtout aux trois derniers actes. Il y a au deuxième acte un dialogue entre lui et Saint-Albin qui paraît avoir une certaine brutalité d'exécution qui donne l'illusion de la force. Tout se qui suit ce dialogue ne vaut pas grand'chose. La pièce a ceci de commun avec le „Fils naturel“ que les titres de l'une et de l'autre n'ont rien justifié. La naissance de Dorval n'eut aucune signification, elle n'amena aucune situation; et quant à notre pièce, je ne vois pas ce qui justificrait son titre. Il n'y a rien de vraiment caractéristique et psychologique dans le rôle de Dorval. M. d' Orbesson n'est ni un homme supérieur aux préjugés, ni un homme d'apparence aristocrate. Il ne cède que lorsque la naissance de Sophie est découverte. Le Commandeur nous paraît plus vraisemblable; il est tout-à-coup déchaîné et brutal; en soi, son caractère est au moins estimable et acceptable. Saint-Albin et Germeuil prétendent être des hommes dont la vertu est plus forte que le préjugé mondain. Ils ne réalisent pas l'idéal des amants passionnés et honnêtes; ils sont tendres et vertueux; tout ce qu'ils disent est d'une rhétorique à froid, d'une platitude banale, d'une prédication ennuyeuse et sèche. L'amour épisodique de Cécile et de Germeuil est traité on ne peut plus faiblement; il n'y a rien de personnel ni de typique dans le rôle Sophie. Les ressorts de la pièce ne valent pas mieux; on sent que tout est suspendu à un mot, et si que personne ne le dit, c'est parce que la pièce cesserait d'exister. Pourquoi par exemple le Commandeur confie-t-il son secret à Germeuil qui est ami de Saint-Albin? Pourquoi Germeuil respecte-t-il un secret si odieux et pourquoi s'expose-t-il à être appelé traître par son ami? Pourquoi Cécile n'avoue-t-elle pas tout à son père? D'où sait M-me Herbert que Sophie est cachée dans la maison de M. d' Orbesson? Ce n'est pas là dénouement, à

vrai dire, ou si c'en est un, il est, comme celui dans la pièce précédente, formé à force d'invraisemblances qui révèlent une maladresse sommaire et choquante.

La langue que Diderot fait parler à ses personnages est très prétentieuse et très déclamatoire. Il y a beaucoup d'exclamations, d'interruptions, de lamentations sans énergie. Ajoutons encore que cette déclamation est dénuée des beautés qui caractérisent l'alexandrin banni par Diderot. C'est une prose vulgaire qui n'est pas plus proche de la vérité que l'alexandrin le plus ampoulé de Voltaire. Diderot ne sait pas donner un langage propre à chacun de ses personnages. Aucun de leurs caractères n'est dessiné d'une main habile. Le dialogue n'est vif et proche de la vérité qu'au moment où Diderot parle en critique de l'art.

V.

Quand Diderot aborde ses idées, il est didactique, subjectif, moraliste, et se dégage vraiment des passions qu'il prétend exposer aux spectateurs. Ce qu'il y a de plus intéressant dans les oeuvres de Diderot, dit un critique, c'est Diderot lui même, d'autant plus qu'il se livre au lecteur avec une franchise sans égale. Mais c'est aussi le défaut de ses pièces. Nous avons vu qu'il avait fait une apologie du „Fils naturel". Il fit aussi une longue dissertation qui fut imprimée avec le „Père de famille". Il y a dans cet essai sur la poésie dramatique un chaos d'idées vagues, dont j'essaierai de tirer du mieux que je peux quelques doctrines plus saisissables.

Diderot considère son drame comme un type du genre sérieux qu'il veut introduire sur la scène. C'est le genre qui nous peint nos devoirs moraux et discute les points de morale les plus im portants et les plus graves. Diderot est d'avis qu'il faut n'avoir en vue que la vertu et les gens vertueux quand on écrit. Il avoue que son drame manque de vigueur comique et de passions vraies; il se dit pourtant que le théâtre doit être moralisateur. Il faut que chaque drame soutienne une thèse morale. Diderot ne semble pas même s'embarrasser trop de la valeur artistique de la pièce. Il demande surtout que les sujets soient moraux. L'auteur doit se proposer pour but principal et dernier de montrer aux spectateurs les hommes vertueux; il arrange pour les besoins de sa cause tous les événements et le plan de le pièce. Diderot demande que le théâtre lance dans la société des idées novatrices, soit en morale, soit en législation. C'est de cette doctrine qu'il déduit ses refléxions sur le théâtre.

Ces réflexions sont justes. Mais il ne dépend que de l'auteur que les personnages ne soient pas des marionnettes et que l'action ne soit pas une suite d'invraisemblances. Allons plus loin. Absorbé par sa doctrine, Diderot raisonne sur la conception d'une piéce et sur la technique dramatique. Il dit avec justesse qu'il y a des auteurs qui ont quelque facilité à peindre les caractères mais qui ne savent pas lier les événements d'une manière adroite. Il veut que le poète soit scrupuleux dans le choix des incidents et sobre dans leur usage; qu'il les proportionne à l'importance de son sujet, et qu'il établisse entre eux une liaison presque nécessaire. Le romancier a le temps et l'espace, qui manquent au poète dramatique. Diderot semble demander que l'art dramatique soit l'art des préparations. Voilà une idée dont procèdent les idées d'Alexandre Dumas fils. Celui-ci est aussi un

moraliste qui prétend reconstituer la famille sur l' égalité, la justice et l'amour. Ses thèses ressortent d'une construction vraiment dramatique, où il y a une ingénieuse technique et un dialogue éclatant d'esprit. Diderot sait proposer une thèse. Mais ses moyens ne sont pas à la hauteur de sa théorie. Nous ne nous rendons pas compte des circonstances qui ont amené un événement dans ses pièces. On y trouve une continuité d'invraisemblances et un dialogue qui ne dit rien. La nature ne marche que par progressions logiques et insensibles. L'art doit en cela imiter la nature.

Diderot voudrait que le genre nouveau soit une imitation de la vie. Il croit qu'il y aurait disproportion entre les sujets nouveaux et la forme; il faut donc débarrasser ce nouveau genre de la forme habituelle et renoncer au vers alexandrin. La vérité du sujet et le degré de l'intérêt rejettent la langue symmétrisée. Le vers, à son avis, ne convient pas au théâtre contemporain. Si nous sommes décidément amenés à ne plus emprunter les sujets aux douleurs des anciens, pourquoi ne pas employer au théâtre la langue même dont nous nous servons tous les jours. Diderot convient que l'imagination est une faculté sans laquelle on ne peut pas écrire une pièce. Il est dans ses observations à la fois critique et psychologue et raisonne avec justesse et avec précision. Mais il ajoute que l'artiste ne peut pas s'abandonner à toute la fougue de son imagination. Il y a des règles que chaque écrivain doit respecter absolument.

Diderot ne se lasse jamais de recommander aux poètes la simplicité de l'art grec; il adore Homère dont il cite même quelques vers. Il ne ménage même pas Voltaire qui n'est pas simple dans les endroits pathétiques de ses tragédies. Les scènes doivent se succéder rapidement et ne contenir que des choses essentielles à l'action. Voilà le ressort principal de l'art dramatique qui était jusqu' à présent surchargé de régles. Il faut que la pièce ait des monologues. Mais s'il est vrai qu' un monologue bien écrit ne manque pas son effet sur la scène, il est plus vrai encore que de longues et minutieuses prédications sont trés ennuyeuses. Est ce que Diderot ne s'aperçoit pas que ses monologues sont longs et ennuyeux? Cela est vraisemblable. Il exige que l'exposition soit faite avec soin. Il faut toujours, dès le premier acte, par un moyen quelconque, nous laisser pressentir quel est le monde que l'auteur veut représenter; il faut nous dire ses origines et ses desseins; il faut nous mettre en un mot au courant de tout ce que nous devons savoir pour le comprendre, pour suivre avec plus d'intérêt l'action. Ce procédé, qui est le procédé classique, est aussi le procédé logique.

Diderot veut, de plus, qu'il n'y ait plus de contrastes dans le drame. Il n'y a point de contrastes dans les chefs-d'oeuvre tragiques et comiques; il sont au moins superflus dans les drames sérieux. Diderot admet le contraste dans d'autres genres de poésie, où il fait de l'effet. Il faut aussi que l'action marche sans s'arrêter; la technique dramatique est une suite d'artifices dont chacun a un dénoument bien peu prévu mais asser bien justifié. Les entr'actes ne peuvent être moins remplis que les actes. L'idée d'une oeuvre dramatique c'est d'éveiller dans l'âme du spectateur un mouvement qui aille en croîssant. Il faut donc que l'exposition soit faite avec soin. Nous devons nous orienter dans la pièce

nous mêmes, débrouiller à travers les faits qui s'agitent sur la scène et à travers les propos qui se croisent, ce qu'il est essentiel de savoir. On peut introduire même des personnages épisodiques à la condition qu'ils fassent contraste. Diderot avoue que le dialoque doit être conforme à la nature des caractéres introduits sur la scène. Il considère le drame sériux comme un dialogue philosophique qui n'a rien de commun avec la poésie, et permet à cette dernière d'être immorale et de couvrir de ridicule la vertu qu'il adore. On pourrait beaucoup refléchir sur ce passage. Il y a quelque chose de contradictoire dans tout ce raisonnement de Diderot qui n'adjuge le monopole de moraliser qu'au seul genre dont il prétend être le createur. Allons plus loin.

Diderot demande avec justesse, que le monologue ne soit ni trop long ni troup court. Tandis que le dialogue doit être vrai et naturel, le monologue nous expose le sujet. -- Il est évident que Diderot n'y a pas beaucoup reflêchi et ne s'est pas rendu compte exact du rôle de celui-ci. Car qu'arrive-t-il s'il ne nous expose rien du tout? Le monologue n'est ou ne devrait être au théâtre qu'un moyen pratique de faire voir aux spectateur tout ce que pense le héros de la pièce. Dans la vie ordinaire l'homme roule ses pensées en lui-même, sans les exprimer par la parole; sur la scène, il faut que ces pensées ressortent nettement. Mais cette convention a des limites qui sont marquées par la nécessité même d'où elle est née. Du moment, dit le célèbre critique Sarcey, que le héros cause et qu'il a nous pour interlocuteurs, ce n'est plus un monologue.

Nous avons vu que le type de Dorval dans le „Fils naturel" est vraiment individualiste. C'est un caractére romantique, formé d'aspirations, de mélancolie, de sensibilité larmoyante, de tristesse et de désir de la mort. Diderot dit que l'inquiète analyse épuise le monde et que tout s'affaiblit en s'adoucissant. Il avoue, que la vraie poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage. „Quand verra-t-on naître des poètes? — demande-t-il — Ce sera après le temps de désastres et de grands malheurs; lorsque les peuples harassés commenceront à respirer". Voilà le passage, où il y a le pressentiment de la nouvelle époque. Le héros romantique, victime de la destinée sombre est sa création. Aprés les temps des tourmentes révolutionnaires, René, sombre et desesperé formera le courant nouveau, l'expansion sentimentale et poétique qui vient après la Terreur. Les enfants élevés à cette époque cherchent à ses satisfaire par les passions et les aventures inconnues au temps de Diderot. — Nous savons déjà qu'il s'est proposé de ramener le théâtre à la nature et à la vie. Il faut lire les indications si précises, si detaillées de ses drames pour s'en convaincre. C'est le temps où on ne peut plus supporter les spectateurs sur la scène; les acteurs se servent d'accessoires exactes et pittoresques. Diderot reproche à ses contemporains de pousser la délicatesse au théâtre au dernier point. Il veut que le lieu de la scène soit bien connu par le poète, que la peinture théâtrale soit bien rigoureuse et plus vraie que tout autre genre de peinture.

Plus le genre et sérieux, plus il faut de sévérité dans la mise en scène. Diderot blâme le luxe dans le théâtre et prie même la célèbre actrice M-lle Clairon pour qu'elle ne souffre pas que l'usage et le préjugé la subjuguent. Peut-être ce passage a-t-il encouragé l'actrice à

apparaître en haillon dans le rôle d' Électre. Une manie réaliste se fait sentir peu à peu. M-lle Clairon fraye la voie à Talma qui fera Cinna d'une pareille façon. Diderot encourage aussi les acteurs à se servir de mimique comme d'un excellent moyen de faire de l'effet. La pantomime peut être considérée comme partie nécessaire du drame; elle est indispensable dans les tragédies clasiques et ne peut pas être negligée dans les drames. L'âme du comédien en scène étant identique à celle du héros, il faut que les passions se peignent visiblement sur son visage. Il faut se mettre en garde contre le ridicule; le ton emphatique est ausi insup portable au théâtre qu'il est contraire à la nature.

En résumé, il y a dans l' essai critique de Diderot deux doctrines principales. Il veut plus de naturel au théâtre c'est à dire supprimer les vers alexandrin qui est le pire conventionnel classique. En outre, il veut plus de naturel, ce qui, pour lui, veut dire: moins de cris et plus de gestes. Il exige, de plus, que le théâtre soit moralisateur. Chaque drame doit avoir pour but de préparer le changement d'une mauvaise loi ou l'abrogation d'un mauvais usage. D'autres idées se rattachent à ces deux doctrines principales. Il faut féliciter Diderot de beaucoup d'idées justes qui s'étalent dans son essai. Nous avons vu ce que, dans la pratique, il en a gardé.

VI.

On sait que l' Encyclopédie fut la centre des efforts de Diderot. Comme il composait autrefois les devoirs de ses camarades du collége d' Harcourt, de même il remplit aussi la „Correspondance littéraire“ de Grimm, et rédigea pour lui le compte rendu d'un Salon. Il se couche tard, il se lève le matin, il travaille comme s'il ne vivait que pour travailler. Les dix derniers volumes de l'Encyclopédie parurent en 1769, mais Diderot ne fut pas épuisé. Le travail est sa fonction naturelle; sa vie s'écoule aussi sans qu'il se repose deux ou trois mois. Il pense aussi au théâtre. C'est en 1769, au moment de la reprise du „Père de famille“ par le Théâtre-Français, et dans toute la joie d'un succès plus grand qu'il ne l'esperait, qu'il songe à reprendre la plume de l'auteur dramatique.

Il écrit le 2 septembre à M lle Voland: „Puisque je me plais tout à lire les ouvrages des autres, c'est qu'apparemment le temps d'en faire est passé. Nous verrons pourtant; j'ai un certain Shérif par la tête et dont il faudra bien que je me délivre, aussi que des importuns qui me le demandent“. Malheureusement le plan du „Shérif“ est tout ce qui nous reste d'un travail de Diderot Grimm ajoute dans sa Correspondence que la pièce a été tirée d'une nouvelle de Dorat et que le philosophe a voulu y démontrer et y faire abhorrer l'absurdité et l'atrocité des persécutions religieuses. Le plan de l'ouvrage lequel nous est parvenu, prouve que Diderot a trouvé un sujet assez dramatique; on peut supposer que la pièce a pu sous les mains d'un habile écrivain devenir très intéressante et pleine de scènes touchantes. Le sujet est assez tragique; il est un de ceux qui ont été quelquefois mis à la scène par Voltaire.

Jacques deux est attaché au culte d'église romaine et il fait choix d'hommes ambitieux qui doivent persécuter les nonconformistes. Or, il

arriva qu'un shérif ou commissaire qu'on envoya dans un petit hameau en avait été chassé autrefois pour ses mauvaises actions. Il y revient plein de fureur, menace un vieillard qui lui avait refusé sa fille en mariage, le fait tuer et déshonore sa fille. Puis il la repousse et lui fait crever les yeux; le peuple désesperé le poursuit et l'amant de la malheureuse fille lui plonge un poignard dans le sein. De la fiction tragique du plan paraît se dégager l'idée générale que toute religion est fondée sur l'imbecillité des uns et la fourberie des outres. C'est l'idée qui est assez maladroitement developpée dans le „Mahomet“ de Voltaire; c'est enfin l'idée du siècle dont le fond était l'irréligion.

Comme dans les pièces précédentes, Diderot prétendait y défendre la morale. Il y pensait tous les jours; aussi sa véritable vocation était d'être un chef de journal. En effet, il entreprenait trop de choses à la fois; il écrivait de temps en temps des articles qui n'étaient que des variations sur une même idée souvent élégantes et ingénieuses et qui nous rappellent les petits dialogues pleins de finesse et d'esprit des journaux du boulevard. Les éditeurs qui ont fouillé dans ses papiers nous donnent une petite tragédie en prose et en un acte qui a pour titre „Les Pères malheureux“. Tirée d' „Eraste“ de Gessner, elle dut être composée vers l'an 1770. Le sujet est des plus simples; l'auteur n'a pas voulu que les héros portassent des noms propres. Un fils chassé par son père vit dans la misère avec sa femme, ses deux aimables enfants et son vieux serviteur Simon. Se dernier a volé un chevalier pour pourvoir aux besoins de la famille. Mais son âme honnête se remplit de refléxions amères; il est tourmenté de remords; il n'ose regarder personne et erre seul dans les forêts. On le cherche vainement; le père, inquiet, triste interroge les enfants. Le dialogue y est moins entrecoupé; il caractérise mieux et semble plus naturel. Le hasard conduit la victime de Simon dans ces lieux. Le chevalier reconnaît son voleur et retrouve son fils; il pardonne à l'un et se réconcilie avec l'autre. Il y a dans la pièce une certaine naïveté de sentiment ou plutôt une certaine adresse d'éxécution qui donne l'illusion de la naiveté. En resumé, elle n'est ni trop vraisemblable ni trop naturelle; elle n'est rien du tout. En un mot, elle est simplement ennuyeuse.

L'esprit actif de Diderot ne lui a jamais permis de quitter la plume; il s'est toute sa vie occupé et préoccupé du théâtre. Il y allait fréquemment, il se croyait de la vocation pour le drame et il s'y essaya à plusieurs reprises. Le „Plan d'un divertissement domestique“, écrit vers l'an 1770, est le canevas d'une pièce que Diderot remaniera encore deux fois au moins. C'est son ouvrage dramatique qui possède le moins de défauts. Le premier essai est dificile à débrouiller; c'est une suite de scènes décousues, dont il est impossible de comprendre le sens. On y trouve une solliciteuse qui reparaîtra aussi dans les deux remaniements. C'est un inexprimable tohubohu de gens que l'on nous présente, et qui parlent, et nous ne pouvons presque rien comprendre à ce qu'il disent. Il faut une extraordinaire contention d'esprit pour s'y retrouver. Ce n'est rien encore. Mais Diderot ne se fatigue jamais; il écrit toujours avec la même facilité et la même abondance. Il veut écrire absolument une comédie dans le genre de Dufresny, et fait une pièce qui seule, par sa vivacité d'allure, mérite de prendre place au répertoire. Mais n'ayant pas le

temps ni de refléchir ni de remanier, il jette sur le papier une suite de scènes sans les corriger; il y a dans sa manière d'écrire une maladresse de débutant.

La „Pièce et le Prologue", composée vers 1770 ou 1771 et dediée à M-me de Meaux est selon l'expression de l'auteur „l'ouvrage d'un jour". Monsieur Hardouin, homme de lettres, ami de M-me de Chepy. est obligé de faire une pièce qui sera jouée, dans le salon de son amie. Malgré ses prières, il refuse de l'écrire. Est-ce qu'il n'y a pas là une énigme irritante? Pas du tout. Il s'intéresse seulement au sort d'une veuve qui est venue demander son appui; la veuve a un fils à qui elle veut donner une bonne éducation. Monsieur Hardouin est un honnête homme; il fait accroire à son ami Poultier que la veuve a été sa maîtresse. Poultier lui procure une pension. Voilà une pièce où il y a tant de crédulité et de naïveté que nous ne voyons pas trop quel est le dessein de l'auteur. Le truc ingénieux de l'auteur déshonore la femme et trompe un homme trop naif. A quoi bon, alors, se refuser le plaisir de le commettre? Mais c'est tout le contraire de la morale dont Diderot se croit le pontife. Ce qui a fait le succès de la pièce jouée dans une société, c'est qu'elle est bien écrite. Il y a un rôle d'avocat provincial qui est assez drôle; il y a du reste beaucoup de bons mots et un dialogue assez naturel.

Mais Diderot qui s'y était peint lui-même considère la pièce comme l'ouvrage d'un jour. Il preud donc sa plume pour la remanier définitivement. Il n'observait jamais les hommes pour les mettre en scène; mais il connaissait assez son propre caractère. Aussi le principal personnage pouvait-il être bien étudié et approfondi. Le dialogue pouvait posséder plus de verve parce que c'était Diderot qui s'entretenait avec lui-même. L'oeuvre de ses dernières années est donc une comédie qui offre un certain intérêt; il ne s'y est souvenu d'aucune de ses doctrines. Charles Baudelaire dit qu'elle ne peut pas être comparée au „Fils naturel" et au „Pére de famille"; les critiques en parlent avec louanges. Le sujet doit être tirée de la vie réelle; on en trouve la preuve dans la correspondance de Diderot. Mais est-ce là une pièce de théâtre? Peu ou point d'intérêt, des caractères plutôt ébauchés que finis, des situations forcées. Il est vrai qu'il y a beaucoup d'élément personnel; mais l'auteur manque de métier. C'est une pièce qui a son intérêt et son utilité. Elle a la prétention d'être une comédie de caractères; il est certain qu'elle est faite avec une rare habileté inventive, que le dialogue est d'une vivacité singulière. Mais quand nous lisons une comédie de caractères, nous sommes toujours tentés de demander un peu plus.

Le rideau se lève sur le salon de Mme de Chepy qui attend du monde et fait appeler son ami, Monsieur Hardoiun. On annonce M-me de Vertillac. Elle a quitté la province et vient dire à son amie qu'elle va marier sa fille. Mais M-me de Vertillac est une femme du monde; elle craint de s'ennuyer dans la société des parents de son futur gendre. Elle vient donc à Paris pour demander conseil à M-me à M-me de Chepy.

Il y a encore une autre affaire qui l' attire à Paris; elle s' intéresse à Monsieur Hardouin. C'est un homme qui court le monde, qui pourchasse trois ou quatre femmes à la fois, qui soupe, qui joue, qui s'endette; il fréquente aussi les grands, et perd son temps et son talent

peut-être plus agréablement que la plupart des gens des lettres. C'est ainsi que le carartérise M-me de Chepy; tout cela est d'une psychologie un peu sommaire. Mais Diderot ajoute plus tard encore quelques retouches à sa silhouette; il prépare l'auditoire pour ne pas le déconcerter. Sur ces entrefaites, M. Hardouin arrive. M-me de Chepy a l' intention de donner une fête; elle est occupée d'en organiser les détails. Il a l' idée que l'on pourrait faire figurer au programme une petite comédie écrite par son ami. Mais Monsieur Hardouin refuse net; il ne cède qu' aux instances de M-lle Beaulieu, femme de chambre de M-me de Chepy.

La scène n'est pas d'un comique excellent. Mais Diderot a jeté sur la scène quelques personnages qui donnent l' illusion de la vie. L'entrée en matière n'est pas bonne; le premier acte montre que Diderot veut tourner vers un genre plus léger. Voilà à peu près tout ce qu'on peut dire du premier acte. Peut-être est-il étonnant que si peu d'action remplisse encore trois actes; cela vient de ce que Diderot est un psychologue aussi verbeux que raffiné. — Le second acte est du pur vaudeville, mais, il faut l'avouer, c'est du vaudeville écrit avec beaucoup d'esprit. M. Hardouin est la cheville ouvrière de cet acte; chargé d'écrire une pièce, il est dérangé sans cesse par des personnes qui se rencontrent, se poursuivent, s'évitent; c'est une suite d'épisodes préparés et liés ensemble. C'est d'abord M-me Bertrand, la jeune veuve qui sollicite une pension pour son fils; M. Hardoiun lui fait la cour et trouve moyen de la consoler; leur conversation est très-spirituellle et gaie. C'est la conversation qui est peut-être la plus piquante des cinq. Monsieur Hardoiun est-il donc assez puissant pour pouvoir influencer le ministre? Je ne veux pas insister sur ce fait qui ne peut être qu'un artifice de composition. Diderot a transporté une véritable histoire sur la scène; il a cru qu'elle serait vraisemblable parce qu'elle était vraie. Mais il n'y a rien de si difficile que de rendre la vérité vraisemblable au théâtre. Il y faut beaucoup d'art; Diderot ici en a manqué.

M. des Renardeax, avocat normand n'est pas drôle comme il le pouvait être; il nous laisse froids. M. Hardouin avait une soeur qui est morte; son amie lui en dispute la succession. Si l'avocat était plus typique, nous aurions la scène la plus amusante que jamais Diderot ait écrite. Mais la scène est manquée d'un bout à l'autre; le dialogue est pourtant très vif et plein de saillies. M. Crancey, un provincial, aime à la folie la fille de M-me de Vertillac. Il a servi à l'une et à l'autre de postillon pendant le voyage; il les obsède également au spectacle, à la promenade, partout. M. Hardouin se charge d'arranger les affaires de M-me de Vertillac qui fuit son futur gendre et du provincial qui la poursuit. On verra comment il se tirera d'affaire. Il eommence par charger son ami, M. de Surmont d'écrire la pièce, qu'il devait composer.

Nous voilà au troisième acte. M. Hardouin est en scène; il est en train de rendre tout le monde heureux. Nous apprenons un peu trop trop tard que son ami M. Poultier est le premier commis du ministre. Il lui fait accroire que M me Bertrand a été sa maîtresse, et M. Poultier se charge de faire passer la supplique de la veuve chez le ministre. M-me Bertrand aura sa pension réversible sur la tête de son fils. Le reproche que je ferai à la pièce, c'est que les choses se passent trop vite et que l'auteur n'a pas dénoué d'une façon plus ingénieuse toute

l'intrigue de M. Hardouin. J'avais souhaité qu'on y mît un peu plus de façons. Inutile de dire que M. Hardouin sait persuader aussi à M-me de Vertillac qu'elle fera le mieux en donnant sa fille à M. Crancey. Henriette et M. de Crancey voient clair dans leur coeur; ils s'aiment sincèrement, passionnément, prêts à tout se sacrifier. Mais M-me de Vertillac hésite encore; elle est de forte méchante humeur. La scène est charmante; elle le paraîtrait bien plus encore, si la pièce était plus adroitement arrangée.

Et M. Hardouin est il heureux de ce qu'il a fait? Non pas tout à fait. Car il a été si touché de l'amour tendre des deux amants qu'il s'est servi d'un piège pour arriver heureusement au but. Ce qu'il y a de pis, c'est que nous ne savons pas au juste, quelle était le raison qui forçait M-me de Vertillac à consentir au mariage. Nous, au théâtre, nous sommes de vrais simplistes; ainsi nous nous perdons dans ces complications qui ne sont pas du bon théâtre. On peut seulement deviner que le stratagème était de même nature que celui qui a déjà servi à duper M. Poultier. — Au quatrième acte, nous sommes témoins d'une scène violente entre trois personnages. Toutes les ironies de cette scène, où elles abondent sont moins agréables et se nuisent par leur multiplicité même. Une mère qui vient d'apprendre que sa fille s'est donnée à son futur, ne peut pas être maîtresse d'elle-même. Juste au moment où Henriette va être foudroyée par cette révelation, sa mère se persuade que c'est une indigne calomnie. Elle jure de se venger d' Hardouin; M-me Bertrand vient de sa part lui arracher les yeux. Ai-je besoin de dire que tout s'arrange? M. Renardeaux s'affûble d'une énorme perruque, d'un bonnet carré et d'une robe de palais et juge les parties qui portent cinq plaintes contre M. Hardouin. Chacune des parties expose sa cause et demande la punition de l'accusé. C'est assez amusant. L'auteur a heureusement trouvé une conclusion plaisante et spirituelle. Il n'y a dans la pièce aucune prétention moralisante; les personnages sont assez bien étudiés et le dialogue est vif et très animé. Le personnage de M. Hardouin est très vivant et de puissant relief; il nous rappelle beaucoup la plus grande création de Diderot, le neveu de Rameau. M. Hardoiun est honnête et généreux. Mais en poursuivant des buts excellents par des moyens mauvais il paraît railler toute moralité; sa moralité est ambigüe et équivoque. Un certain libertinage est le fond et le tréfonds de sa nature. On sent qu'il est vrai. Tel qu'il est c'est un caractére très original et très vrai.

Faut-il parler encore de quelques ébauches dramatiques que les éditeurs ont publiées à côté de ce qui a été l'objet de notre analyse? Je crois que leur valeur littéraire est si petite que nous pouvons nous borner à en énumérer les titres. Ony recontrera le plan d'une comédie intitulée „Le Train du monde", ou il y a une intrigue très compliquée, le plan d'une comédie intitulée „Mari libertin puni", une esquisse de tragédie romaine, une traduction de la pièce de Moore et quelques autres ébauches. Tout cela prouve que Diderot s'est occupé toute sa vie de théâtre, qu'il s'y est essayé à plusieurs reprises. Nous n'avons aucun renseignement sur l'époque, où ces ébauches ont été jetés sur le papier. Ce qui est très intéressant, ce sont les articles que Diderot fournissait de temps en temps à la correspondance de Grimm sur les pièces nouvelles.

Diderot devient par ces articles l'un des ancêtres du feuilleton dramatique; il en a tout à fait la manière, sauf qu'il met plus de soin dans l'analyse des ouvrages, et surtout plus de hardiesse dans le jugement qu'il porte sur les écrivains. Voltaire, lui-même, n'est pas ménagé. Il donne aussi dans les dernières années de sa vie toute sa théorie de l'art du comédien dans son excellent „Paradoxe sur le comédien", où il y a une grande richesse d'arguments, une masse d' exemples, et du feu dans le récit. Mais cette oeuvre n'entre pas dans le programme de notre travail.

VII.

En définitive, ce que Diderot a inauguré au 18. siècle en France, c'est la tragédie domestique ou bourgeoise en prose qu'avait condamnait Nivelle de la Chaussée. Cette tragédie ou plutôt ce drame en prose est devenu, entre les mains de Diderot, le genre dont le succès croîtra avec le temps. En quoi donc consiste le mérite de Diderot? Nivelle de la Chaussée substitua au comique l'émotion et le pathétique; le drame de Diderot n'en fut que le dévéloppement. Mais Diderot en créa la théorie. Quant à la théorie, nous en pouvons trouver les éléments au 17 siècle. Les premières comédies de Corneille appartiennent déjà au genre intermédiaire entre la comédie et la tragédie. Nous y trouvons des gens de condition privée, une action sérieuse, des scènes de la vie réelle. Corneille est aussi à certain égard le précurseur de Diderot. „La tragédie-dit-il- doit exciter de la crainte, et cela est des parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai, que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourrait être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition*)... Voilà la base de la théorie dramatique de Diderot.

Mais le goût inspiré et réglé par l'esthétique n'admettait point la confusion des genres. L'idée de Corneille n'a pas été reprise au siècle qui possédait Racine. On admirait le grand tragique et on le prenait pour modèle. L'art dramatique était tombé tout à coup dans une décadence profonde. M. Petit de Julleville cite seulement une pièce qui rappelle parfois, sans trop de désavantage, le grand style de Corneille. C'est Manlius de la Fosse. Crébillon voulait rajeunir le genre en excitant l'émotion por un nouveau ressort, la terreur. Cet écrivain a rompu les derniers liens entre l'art et la nature. — La comédie était au moins esmable; elle a beaucoup de franchise et de naturel. Au 18 siècle, elle se fait satirique et prend entre les mains de Gresset une portée plus haute. Mais les seules comédies de ce temps, qui aient pu demeurer au répertoire, appartiennent à Marivaux. Il ne crée point de caractères; il peint l'amour et cherche à accorder la finesse du langage avec celle des sentiments. Il est subtil et aimable; son dialogue a des parties admirables. Destouches est trop moral et rappelle quelquefois la manie moralisante

---

*) Epître à M. de Zuylichen (Théâtre de P. et de T. Corneille. I. II. p. 83—4 Paris 1858).

de Diderot. Il introduit déjà des scènes pathètiques qui forment l'essence du drame de la Chaussée, le vrai précurseur de Diderot.

D'où vint à la Chaussée l'idée de composer les comédies qui n'ont rien de commun avec le genre comique? C'est surtout le théâtre anglais qui lui conseilla de ne pas marcher plus longtemps sur les traces des grands écrivains tragiques du 17 siécle. La bourgeoisie qui jouait le rôle principal dans les romans anglais s'installa au théâtre. Elle règne en Angleterre avec le „Barnvell", de Lillo (1730), et le „Beverlei" de Moore (1753); son avénement en France date des drames de la Chaussée et de Diderot. La Chaussée imite les écrivains anglais en créant le genre que Voltaire a appelé une espèce bâtarde. L'abbé Leblanc fit connaître à cet écrivain les pièces de Steele, de Colley Cibber, de Lillo, de Moore; ces auteurs le guident vers la comédie morale et sérieuse. Il trouve beaucoup d'imitateurs; le premier fut Voltaire. M-me de Graffigny et Gresset suivent son exemple Marivaux même donne la „Mère confidente" qui appartient au nouveau genre. Le drame repoussé et méconnu jusqu'alors s'établit en France. Ce fut Diderot qui créa sa théorie; il se fit novateur en fait avant de l'être en théorie. Mais la création d'une oeuvre littéraire et la critique ne sont pas des fonctions de même ordre.

Diderot comme auteur dramatique prête á ses personnages les sentiments, les idées qu'il trouve au fond de lui-même, qu'il professe ou qu'il éprouve. C'est son défaut principal. Mais tous les écrivains contemporains font la même chose. Ainsi Blin de Sainmore flétrit la cruauté des représailles au temps de guerre, Moisy recommande l'allaitement maternel, Diderot veut enlever au père de famille son autorité absolue. L'auteur dramatique doit, se mettre dans la peau des ses personnages, il doit chercher à éprouver pour son compte leurs sentiments afin de les bien exprimer. Diderot a beau prétendre penser et sentir pour eux, il reste toujours lui-même, exprime surtout ses propres sentiments, donne des êtres dépourvus d'élément individuel, produit des ombres chinoises, crée des ideés, des théories mais il ne parvient à créer des hommes vivants, vrais, jamais à créer des types pleins de vie et de caractére. Il possède plus de sens critique, d'esprit d'analyse que de faculté créatrice. C'est son signe distinctif. Nous avons vu que ses drames ne valent pas grand'chose; il y a lieu de se demander, ce qui est très intéressant, quelle était la cause de leur insuccés, et il est aussi très important de savoir, quelle a été l'influence de la théorie et des drames de cet écrivain sur le développement de l'art dramatique en France.

Il n'en résulte pas que Diderot n'a pas de succès comme critique. Il a abordé l'art dramatique avec l'intention de le démocratiser et de le ramener à la nature et à la vie. La première fois qu'il a traité des questions de théâtre, il ne s'est occupé, en effet, que du jeu des acteurs, dans le but de ramener sur la scène plus de simplicité et plus de vérité. Il ne s'est adressé dans les „Bijoux indiscrets" qu'aux acteurs. Les „Entretiens avec Dorval" ne sont que la seconde étape dans sa carrière de critique dramatique. Il demande, qu'on revienne à la simplicité de l'art grec, qu'on parle en prose. Il y avait jusqu'alors deux genres: la tragédie et la comédie. Diderot en proclame un troisième qui fit son entrée en France avec les drames de la Chaussée. Il appuie sa théorie par la pratique qui ne réussit pas; mais il culbute la cloison qui sépare

les deux genres dramatiques en se faisant novateur dans l'art le plus réglé par les pédants. Il veut plus de naturel au théâtre, parce que le naturel de l'époque contemporaine lui paraît le pire conventionnel.

Il veut, de plus, que le théâtre soit moralisateur; enfin, il demande qu'on substitue la peinture des conditions à celle des caractères. Cette dernière demande ne manque pas de justesse; elle ouvre à la comédie de caractères un chemin nouveau. Lysimond, Clairville, Saint-Albin, n'ont point réalisé du premier coup l'idéal de la nouvelle poétique; mais, tout indécis que soient encore ces personneges dans leur primitive ébauche, le „Père de famille" et le „Fils naturel", n'en sont pas moins des ancêtres, et l'innombrable lignée qui remplit le théâtre de Dumas et d' Augier, Antoinette Poirier et Denise, Sergine et M-me Caverlet, Olympe et Séraphine, d' Estrigaud et M-me Aubray, ne descendent pas d'une autre souche. Dans son essai sur la poésie dramatique, Diderot résume encore une fois ses observations; il y en a quelques unes qui sont très heureuses et trés ingénieuses.

Il devine Chateaubiand et Lamartine et pressent Victor Hugo; et comme il a médité longuement sur le théâtre, il n'a pas moins refléchi au talent qui fait l'acteur. On peut aussi dire tout ce qu'on veut, et il y à dire, sur ses drames, sur ses longueurs, sur la banalité de son dialogue, sur ses caractères sans un seul trait individuel; cela est vrai, que ces drames ne peuvent pas être mis sur la scène. Mais le personnage de sa pièce écrite dans les dernières années de sa vie est singulièrement vivant et d'un bien puissant relief. C'est Diderot qui s'y peint; il y est trop spirituel et trop bon pour craindre d'être considéré comme immoral. Nous savons que Diderot était un ingénieux théoricien et inhabile dramaturge. Mais nous avons mentionné dans l'introduction de ce travail que ses théories dramatiques ont été reprises par les écrivains étrangers. Il faut ajouter que ses drames ont été les origines à la fois du mélodrame et de la comédie moderne; ses théories ont indiqué la voie aux romantiques. Elles leur ont prouvé que l'art dramatque ne peut rester stationnaire, qu'il lui faut de nouveaux héros et de nouveaux éléments. En Allemagne, où Lessing avouera que sans les leçons et sans les exemples de Diderot, son goût aurait pris une autre direction et qu'il n'aurait pas écrit la Dramaturgie de Hambourg, il y a une foule d'écrivains qui suivent ses pas.

Le meilleur modèle du genre en France est le „Philosophe sans le savoir" de Sedaine; il faut remarquer qu'il est beaucoup meilleur que les drames de celui qui en s'inspirant des drames anglais a introduit ou plutôt a fait reconnaître le nouveau genre. L'esprit analytique du siècle était impropre à la création poétique; mais Dederot par ses tendances vers le réalisme a donné naissance encore à un autre genre. Nous avons vu dans Dorval le caractère propre du romantisme, l'infini des aspirations et des lamentations, le goût des larmes, la tristesse et le désir de la mort. Ce qui est vrai, c'est que Diderot a inauguré dans ses drames les personnages, les situations et le langage du mélodrame; les personnages de ses drames ont une âme assez rudimentaire. Pour Diderot, comme plus tard pour les inventeurs du mélodrame, la société se divise en deux classes. très tranchées: les loups et les brebis, les

méchants et les bons. Il y a dans ce féroce Commandeur la première ébauche du fameux traître du mélodrame. Le type de Dorval est aussi individualiste.

Aprés Diderot, c'est Mercier qui commence à écrire des pièces à l'usage du peuple; ce sont des drames touchants et à la fois grossiers. Il se crée un genre qui ressemble un peu à celui de Diderot; c'est le mélodrame qui a pris un superbe essor depuis 1800. Il y a des effets de pathétique, de la prose triviale et boursoufflée; aussi peut-on dire que ce mélodrame réalise en quelque sorte les conditions requises par les romantiques. V. Hugo en créant le théâtre romantique s'éloigne du mélodrame par ce qu'il s'attache soigneusement à conserver le vers comme une convention nécessaire; il garda aussi une certaine unité. Dumas et de Vigny ne sont pas aussi très révolutionnaires. Aussi la réforme de Diderot se réalise-t-elle dans les principes du théâtre romantique:

1° les barrières des genres sont retirées;
2° la nature et la vie sont rétablies;
3° le style simple, familier est introduit.

La Préface de Cromvell nous dit la même chose en plus de mots. Des pièces de Diderot qui, étant tout, ne sont rien, les romantiques tireront le mélodrame, les réalistes la comédie. Et enfin, de nos jours, et dans la comédie moderne, ce que Diderot avait rêvé, cette comédie, où l'on flétrit les vices, et où l'on exalte les vertus de la bourgeoisie, n'est ce pas Augier et Dumas fils qui ont réalisé ce rêve. Ils ont crée le genre en reprenant la tentative avortée de leur prédécesseur. Nous la retrouverions dans le „Gendre de M. Poirier", dans les „Lionnes pouvres", dans le „Maître Guérin". Sur les traces de Diderot, nous pourrions voir aussi l'auteur du „Demi-monde", du „Père prodigue", de la „Question d'argent".

Tout évolue, rien ne demeure; le drame bourgeois a donné ses chefs-d'oeuvre après avoir remplacé la tragédie, qui dégénérée dans les mains des Voltaire et des Crébillon n'ont rien de commun avec la réalité. Si l'art nouveau a été fondé sur les débris de l'ancien, Diderot, sans aucun doute, y a contribué pour sa part. Les romantiques lui portèrent les derniers coups, en introduisant la fidèle représentation des lieux et des temps, la réforme que demandait Diderot. Ne s'adressant d'abord qu'aux comédiens, il leur a récommandé d'imiter la nature; mais, plus tard, il dit, qu'il est indispensable que les poètes, eux aussi, s'inspirent de la nature. Et qui donc, par conséquent, de Beaumarchais à V. Hugo, de Lessing à Ibsen, ne procède pas de Diderot? On sait que dans Diderot on ne trouve que de belles pages et de grandes idées; aucun chef-d'oeuvre ne sortit de ses mains. Il a pourtant quelques, intuitions, quelques théories ingénieuses; ainsi joue-t-il un rôle considérable dans l'histoire du théâtre moderne en France et dans tous les pays du monde civilisé.

Thadée Grabowski.

CZĘŚĆ URZĘDOWA.

SKŁAD GRONA NAUCZYCIELSKIEGO

z końcem roku szkolnego 1896/7.

1. **Czaczkowski Józef**, c. k. dyrektor, uczył matematyki w klasie V. 5 godzin tygodniowo.
2. **Bączalski Edmund**, c. k. profesor w VIII. randze, uczył języka polskiego w klasie IV., V., VI. i VII. i niemieckiego w klasie VII, razem 16 godzin tygodniowo.
3. **Bittner Józef**, c. k. profesor, uczył matematyki w klasie III., IV., VI. i VII. i fizyki w klasie IV., razem 18 godzin tygodniowo.
4. **Gorecki Karol**, c. k. profesor w VIII. randze, uczył geografii w klasie Ia, Ib, IIa, IIb. i IV. i fizyki w klasie VI. i VII., razem 19 godzin tygodniowo.
5. **Lewicki Eustachy**, c. k. profesor w VIII. randze, uczył języka polskiego w IIa, IIb. i III., a niemieckiego w klasie IIa, razem 15 godzin tygodniowo.
6. **Kukurudza Tadeusz**, c. k. profesor, uczył geometryi wykreślnej w klasie V., VI. i VII., matematyki w klasie IIa, języka niemieckiego w klasie IIb i kaligrafii w klasie Ia, razem 20 godzin tygodniowo.
7. **Ks. Eiselt Jan**, katecheta dla uczniów obrz. rzym.-kat., c. k. profesor w VIII. randze, uczył religii od klasy Ia. do VII., razem 16 godzin tygodniowo.
8. **Trochanowski Karol**, c. k. profesor, uczył chemii od klasy IV. do VI., historyi naturalnej w klasie IIa. i IIb. i fizyki w klasie III., razem 17 godzin tygodniowo.
9. **Seidler Leopold**, c. k. profesor, uczył języka niemieckiego od klasy III. do VI., razem 17 godzin tygodniowo.
10. **Bernhard Emil**, c. k. profesor, uczył rysunków odręcznych w klasie IIa. i od klasy III. do VII. a kaligrafii w klasie IIb, razem 22 godzin tygodniowo.
11. **Gruenberg Kazimirz**, nauczyciel, uczył geografii w klasie III., historyi w klasie IIa, III. i IV. i geografii i historyi razem w klasie V., VI. i VII., razem 20 godzin tygodniowo.

12. **Byliński Ludwik**, nauczyciel, uczył historyi naturalnej w klasie Ia, Ib, V., VI. i VII., języka polskiego w klasie Ib i matematyki w klasie IIb, razem 21 godzin tygodniowo.
13. **Grabowski Tadeusz**, pomocniczy nauczyciel do języka francuskiego, uczył języka francuskiego od klasy III. do VII., razem 17 godzin tygodniowo.
14. **Ks. Dymiński Włodzimierz**, tymczasowy zastępca katechety dla uczniów obrz gr. kat., uczył religii od klasy I. do VII., razem 12 godzin tygodniowo.
15. **Żelak Dominik**, zast. naucz., uczył języka polskiego w klasie Ia, niemieckiego w klasie Ia i Ib i historyi w klasie II., razem 18 godzin tygodniowo.
16. **Madej Józef**, zast. naucz., uczył matematyki w klasie Ia i Ib i geometryi w klasie IIa, IIb, III. i IV., razem 18 godzin tygodniowo.

Przedmiotów nadobowiązkowych uczyli:

1. **Gruenberg Kazimirz**, uczył historyi kraju rodzinnego w klasach III., IV., VI. i VII.
2. **Lewicki Eustachy**, uczył języka ruskiego w 4. godz. tygodniowo.
3. **Trochanowski Karol**, kierował ćwiczeniami w laboratoryum chemicznem 2 godziny tygodniowo.

Nauczyciele poboczni:

1. **Fuk Feliks**, uczył śpiewu w 4. godzinach tygodniowo.
2. **Świątkiewicz Włodzimierz**, uczył gimnastyki w 6. godz. tygodn.
3. **Weissberg Meier**, uczył religii mojżeszowej w 4. godz. tygodn.

Tematy do wypracowań piśmiennych.

a) W języku polskim:

V. KLASA.

1. Podanie o Niobie.
2. Jaką rolę odgrywa Wojski w Panu Tadeuszu?
3. Skąd poeta wziął osnowę do dramatu: „Odprawa posłów“ i jak ją opracował?
4. Podróż naokoło ziemi po 50-tym równoleżniku północnej szer. geogr.
5. Początki piśmiennictwa w Polsce.
6. Losy Telemacha w Odyssei.

7. Bitwa pod Maratonem. Opis.
8. Zalety ptaków.
9. Przygotowania Stefana Batorego do wojny z Iwanem Groźnym. Według Heidensteina.
10. Historyczna podstawa Torkwata Tassa Jerozolimy wyzwolonej.
11. Porównanie opisu życia wiejskiego w Kochanowskiego „Sobótce“ i w Morsztyna „Żywocie wiejskim“.
12. Opis letniej burzy. Według Pana Tadeusza.
13. Osnowa „Wojny Chocimskiej“ Wacława Potockiego.
14. Fabrykacya szkła.

VI. KLASA.

1. O rozmaitych sposobach poruszania się zwierząt.
2. Zapomnienie bywa wadą, — winą, — sztuką, — szczęściem, — cnotą.
3. Aluzye w Myszeidzie do stosunków w Polsce.
4. Głos jako środek porozumiewania się między ludźmi.
5. Panorama Trembeckiego Zofiówki.
6. Znaczenie króla Leszczyńskiego w literaturze.
7. Pierwiastek ludowy w poezyach Kochanowskiego i Szymonowicza.
8. Skutki wiatrów.
9. Porównanie Niemcewicza z Krasickim.
10. Osnowa Antygony Sofoklesa.
11. Rozmaite przyczyny podróżowania.
12. O ile odstąpił Feliński w Barbarze Radziwiłłównie od historyi?
13. Jak można dojść do majątku?
14. Jak przedstawia Morawski klasyków i romantyków w swych listach?

VII. KLASA.

1. Wpływ porozbiorowych losów Polski na rozwój literatury.
2. Porównać amfiktyonie greckie z turniejami średnio-wiecznymi i wystawami teraźniejszemi.
3. Pierwiastek fantastyczny w Dziadach.
4. Na czem polega charakter?
5. Opisy walk w Grażynie, w Maryi i w Zamku Kaniowskim.
6. Kąpiel. Szkic kulturowo-historyczny.
7. Dlaczego przeszłość narodowa powinna być dla nas szczególnie droga i święta?
8. Udział Grabca w akcyi dramatu: „Balladyna“.

b) W języku niemieckim.

V. KLASA.

1. Ägyptens wichtigste Bauwerke. Nach der Schullectüre.
2. Wiedergabe des Inhaltes des prosaischen Stückes „Hektors Tod“.
3. Der Inhalt von Göthes „Der Zauberlehrling“.
4. Die Akropolis von Athen nach dem Lesestücke „Athen und die Athener“ und einem vorgelegten Bilde.
5. Des Waldes Nutzen.
6. Wiedergabe des Inhaltes der aus Homer Ilias XVIII ins Deutsche übersetzten Stelle „Thetis und Achilles“.
7. Lykurgus nach der Hauslectüre.
8. Der heilige Abend im väterlichen Hause.
9. Die Orakel der alten Griechen.
10. Wie wurde Xenophon Heerführer der Zehntausend? (Nach der Schullectüre mit Anwendung der indirecten Rede).
11. Untreue schlägt den eigenen Herrn. (An einem frei gewählten Beispiele nachzuweisen).
12. Österreichs Lage u. Grenzen.
13. Die Erzählung der „Bürgschaft“.
14. Ein römisches Haus. — Beschreibung.
15. Zerstörung und Entdeckung der beiden Städte „Herkulanum und Pompeji“.
16. Die Unsterblichkeit des Dichters aus Ovids Elegien übersetzt von Mähly. Gedankengang u. Inhaltsangabe.
17. Das griechische Theater.
18. Die Eumeniden, die Stimme des Gewissens (Nach Schillers Gedichte „die Kraniche des Ibykus“).
19. Ernährung der Pflanzen.
20. Der Dualismus zwischen Athen und Sparta und dessen Folgen nach dem Vortrage.

VI. KLASA.

1. Der Inhalt des Volksliedes vom alten Hildebrand.
2. Einfluss des Christenthums auf die althochdeutsche Literatur.
3. Karl des Grossen Bedeutung für die Cultur.
4. Bedeutung der mittelalterlichen Klöster.
5. Hagens Treue und Treulosigkeit.
6. Kudruns Erlebnisse in der Normandie.
7. Österreich eine hervorragende Heimstätte mittelalterlicher deutscher Dichtkunst.
8. Winterfreuden.
9. Das Leben der Vögel unserer Gegend während des Winters.

10. Inhalt und Gedankengang der Ode: „Die frühen Gräber“ von Klopstock.
11. Gebet die Fabel zu Lessings Philotas an.
12. Wielands Verdienste um die deutsche Literatur.
13. Wie hat Herder in den wiedergefundenen Söhnen die alte Legende benutzt und verändert?
14. Goethes Jugend und seine erste Weimarer Zeit.
15. Der Kreislauf des Wassers.
16. Der wilde Jäger. Schildernde Erzählung.
17. Rettung durch einen Traum. (Umbildung der Leonore, indem der nächtliche Ritt bis zum Ende als Traumsgesicht angesehen u. durch das Erlebte die bisher verzweifelnde Braut zur Erkenntnis ihres Frevels und zur Ruhe geführt wird).
18. Schillers wissenschaftliche Jahre. Nach der Schullectüre.
19. Gedankengang des Götheschen Gedichtes „Prometheus“.
20. Die Wahl Kaiser Karl V.

VII. KLASA.

1. Die Beziehungen zwischen Göthe und Schiller.
2. Beschreibung des Glockengusses.
3. Die Begegnung zwischen Maria und Elisabeth in Schillers Maria Stuart.
4. Die Schicksale Iphigeniens. Nach dem Götheschen Drama.
5. Der Pfarrer in Göthe's Hermann und Nachbar Hans in Brodziński's Wiesław.
6. Über die Ballade und Romanze.
7. Vergleichung der Gedichte: Die Kraniche des Ibykus und Arion.
8. Die Berührungspunkte zwischen der Ahnfrau von Grillparzer, der Braut von Messina und den Räubern von Schiller.

ŚRODKI NAUKOWE.

A. Biblioteka.

Zawiadowca: ks. JAN EISELT.

I. Biblioteka nauczycieli.

Z dniem 1. lipca 1896 liczyła dzieł	1221 w 1423 tomach.
W bieżącym roku szkolnym przybyło dzieł	93 w 143 „
Ogólny zatem stan biblioteki nauczycielskiej z dniem 30. czerwca 1897 dzieł	1314 w 1566 tomach.

a) Z dzieł nowych otrzymała biblioteka w darze: 1. od Wys. c. k. **Ministeryum W. i O. Kunstgeschichtliche Charakterbilder aus Östereich-**

Ungarn herausgegeben von Albert Ilc. Wien 1893. 2) Od W. c. k. Rady kr. szk.: Sprawozdanie o stanie szkół średnich galicyjskich w r. 1895|6. 3) Od Wys. Wydziału krajowego: Wiadomości statystyczne o stosunkach krajowych tom XV. z. 3. i t. XVI. z. 1. 4) Od Wys. c. k. Akademii umiejętności w Krakowie wyszłe w tym czasie dzieła i sprawozdania w liczbie 5. 5) Od Wgo P. T. Harajewicza inżyniera: Wielkość światów zamieszkiwanych, studyum przez Kamila Flammariona. Przełożył J. Waga. Wykład arytmetyki handlowej. Część ogólna przez Stan. Kramsztyka. Warszawa 1879. i Die Marine. Eine gemeinfassliche Darstellung des gesammten Seewesen von Rudolf Brommy und Heinrich von Littrow. Wien 1876. Ofiarodawcy składa Dyrekcya na tem miejscu za te piękne dzieła podziękowanie.

b) Z dzieł zakupionych w bieżącym roku szkolnym są celniejsze: Stan. Schnür-Pepłowski. Galiciana 1778—1812 i tegoż: Obrazy z przeszłości Galicyi i Krakowa 1772—1858. Dr. Józef Tretiak. Szkice literackie Serya I. Anleitung zur Ausmittelung der Gifte von Dr. R. Otto. Dr. S. Zeisel. Chemia organiczna i nieorganiczna. Obraz literatury powszechnej ułożyli Piotr Chmielowski i Edw. Grabowski. Die deutschen Dichter der Neuzeit u. Gegenwart herausgegeben von Karl Leimbach tomów 10. Geschichte der neuen Literatur von Adolf Stern tomów 6. Antoni Małecki: Lechici w świetle historycznej krytyki i tegoż: Z przeszłości dziejowej. Unia Brzeska opow. przez ks. biskupa Ed. Likowskiego. Historya dwóch lat 1861—1862 przez Z. L. S. tomów 5. Grammatik der romanischen Sprachen von Wilhelm Majer Lübke. 3 tomy. Lehrbuch der darstellenden Geometrie von Dr. K. Rohn und Dr. E. Pappernitz. Eliptische Functionen und algebraische Zahlen von H. Weber. Rzym papieży. Wydawnictwo Tygodnika illustrowanego. M. Zdziechowski. Byron i jego wiek. Histoire de la litérature francaise par Gustav Lason. Reallexicon der deutschen Alterthümer von Dr. E. Götzinger. Brockhaus Konversationslexicon 17 Auflage tomów 16.

c) Nabyto dalsze ciągi dzieł: Die österreichisch-ungarische Monarchie in Wort u. Bild do 278 zeszytu włącznie. Słownik geograficzny królestwa polskiego do 165 zeszytu i Wielka encyklopedya warszawska do 138 zeszytu.

d) Prenumerowano następujące czasopisma: Biblioteka warszawska. — Ateneum. — Kwartalnik historyczny. — Muzeum. — Przegląd pedagogiczny warszawski. — Przewodnik naukowy i literacki. — Przewodnik bibliograficzny. — Przegląd polski. — Przegląd literacki. — Zoria, pismo literaturno-naukowe. — Deutsche Rundschau für Geografie u. Statistik. — Zeitschrift für das Realschulwesen. — Zeitschrift für analitische Chemie herausgegeben von Dr. G. Rem. Fresenius — Zeitschrift für französische Sprache und Literatur von Dr. Behrems. —

Zeitschrift des Vereins der deutschen Zeichenlehrer. — Zeitschrift für matematischen u. naturwissenschaftlichen Unterricht von J. C. Hoffman.

e) Do biblioteki nadesłały rozmaite zakłady naukowe z całej monarchii swoje sprawozdania w liczbie 167, za co w zamian przesłała im Dyrekcya sprawozdanie tutejszego zakładu.

---

11. Czytelnia uczniów polska, ruska i francuska.

Z dniem 1. lipca 1896 liczyła dzieł	. .	928	w	1219	tomach
z tych w języku polskim	„ . .	808	„	1083	„
„ „ ruskim	„ . .	104	„	120	„
„ „ francuskim	„ . .	16	„	16	„
W roku szkolnym 1897 przybyło	„ . .	103	„	125	„
z tych: w języku polskim	„ . .	67	„	89	„
„ „ ruskim	„ . .	9	„	9	„
„ „ francuskim	„ . .	27	„	27	„
tak, że obecny stan wynosi	„ . .	1031	„	1344	„
z tych: w języku polskim	„ . .	875	„	1172	„
„ „ ruskim	„ . .	113	„	129	„
„ „ francuskim	„ . .	43	„	43	„

Z dzieł nabytych w tym roku są celniejsze: W. Szekspira Koryolan, tragedya w 5. aktach, przekład Józefa Paszkowskiego. — Mrówki. Szesnaście pogadanek z notatek Stan. Kluczyckiego. W Dalmacyi i Czarnogórze przez ks. Marcina Czermińskiego. — Z obcych dziejów. Dwie powieści historyczne dla starszych dzieci przez Teresę Jadwigę. — Portrety literackie przez Lucyana Siemińskiego 4 tomy.— Juliusz Verne. Piętnastoletni kapitan. — Miss Yonge. Orla skała.— Wład. Umiński. W pustyniach Australii. — E. D. Hervilly. Przygody chłopca przedhistorycznego. — E. Jerlicz. „Krewni“ powieść przez Eug. Leśniewską. — „Bracia ślubni“ powieść przez Zygm. Kaczkowskiego. — Kajetan Suffczyński. Zawsze oni. — Ks. R. P. Zahm. Uczeni katoliccy. —Wieczory nad Lemanem napisał ks. Maryan Morawski.— Edip car, trahedia Sofokla perekław Iwan Franko. — Ditaczyi, hłopaczyi i mołodeczyi wik, powist L. Tołstoho. — Le jardin d'acclimatation le tour du monde d'un naturaliste par Ed. Grimard. — Moliera 3 komedye. — P. Kornella 3 tragedye. — Rasyna 5 tragedyi. — Voltaire. Siécle de Louis XIV. M-me de Sevigné. Lettres choisies.— Lemartine. Morceaux choisis. I. I. Rousseau. Extrait en prose. — Bossuet. Sermons choisis. — B. Lanson. Choix de lettres du XVIII. siécle.

Podarowali czytelni uczniowie: Dawidowicz 1 książkę, Noworyta 1., Biskupski 1. Administracya Missyi katolickich przysyła i w tym roku bezpłatnie swe wydawnictwo, za co jej Dyrekcya na tem miejscu dzięki składa.

Czytelnia uczniów podzielona była w tym roku na 4 oddziały: jeden dla uczniów I klasy, drugi dla uczniów II klasy, trzeci dla uczniów III i IV klasy, czwarty zaś dla uczniów klas wyższych. Przemiana książek odbywała się raz w tygodniu, osobno dla każdego oddziału. Udział uczniów był znaczny.

Pewną część dzieł polskich należących do klasycznej literatury objął w zawiadowstwo profesor języka polskiego W. Bączalski w celu nadzorowania obowiązkowej literatury uczniów.

Książek nowo nabytych nie wciągano tak długo do inwentarza, dokąd nie sprawdzono, czy takowe treścią swoją nie wykraczają przeciw religii, patryotyzmowi, moralności, lub czy z innych względów nie są dla młodzieży odpowiednie.

B) Biblioteka niemiecka dla uczniów.

Zawiadowca: Prof. E. BĄCZALSKI.

Stan biblioteki wynosił według inwentarza sporządzonego w roku 1891 z końcem roku szk. 1896	208 num.	w 481	część.
W ciągu roku szk. 1896/7 zakup. nowych dziełek	6 „	„ 14	„
i dalsze zeszyty dzieła: „Die österreichische Monarchie in Wort und Bild“	1 „	„ 4	„
Dar W-go p. Harajewicza	1 „	„ 1	„
Biblioteka niemiecka dla uczniów liczy więc obecnie	216 num.	w 500	część.

Uczniowie wypożyczali książki raz w tygodniu; z biblioteki korzystali prawie wszyscy uczniowie pięciu najwyższych klas.

C) Gabinet fizykalny.

Zawiadowca: Prof. KAROL GORECKI.

Gabinet fizykalny liczy przyrządów i narzędzi, zapisanych w 395 numerach inwentarza.

W roku szk. 1896|7 zakupiono wielką machinę elektryczną Wintera i zwierciadło wklęsłe, nadto dano do naprawy 10 przyrządów i zakupiono narzędzia ślusarskie.

D) Gabinet historyi naturalnej.

Zawiadowca: naucz. LUDWIK BRYLIŃSKI.

Zawierał do r. szk. 1896	1066 okazów i modeli		
Przybyło w „ „ 1897	26 „		a to:
drogą kupna: okazów zoologicznych:		2	
„ „ modeli „		4	
„ „ „ botanicznych		16	
Dary:		4	

W-ny Wierzejski sekr. Mag. darował pelikana zabitego w okolicy Stanisławowa. — W-ny J. Helfer naucz. lud. ząb mamuta. — W-ny K. Borowiczka profesor 2 czaszki: niedźwiedzia i dzika. Za te dary składa Szanownym Ofiarodawcom zakład serdeczne podziękowanie.

E) Gabinet chemiczny.

Zawiadowca: Profesor KAROL TROCHANOWSKI.

Gabinet chemiczny z końcem roku szkolnego 1895|6 liczył 450 sztuk przyrządów i preparatów okazowych.

W roku szkolnym 1896|7 zakupiono nast. przyrządy: Przyrząd Kippa do wywiązywania gazów, spektroskop kieszonkowy, tygiel platynowy, szczypce z końcami platynowymi, dwa cylindry szklanne kalibrowane, biuretkę Geisslera, urometr, moździerz porcelanowy, trzy trójnóżki obciągane gliną ogniotrwałą, przyrząd Bunsena do ilościowego oznaczenia kwasu węglowego, trzy tryskawki na wodę, trzymacz do retort, trzymacz metalowy do analizy spektralnej, sześć podstawek z drzewa bukowego do sączenia, 43 preparatów z chemii nieorganicznej i organicznej; nadto zakupiono znaczną ilość naczyń ze szkła i porcelany do użytku w laboratoryum chemicznem przy rozbiorach i eksperymentowaniu. Obecny stan gabinetu wynosi 511 sztuk zapisanych do inwentarza.

F. Gabinet rysunków odręcznych.

Zawiadowca: Prof. BERNHARDT.

W roku 1896|7 zakupiono: 1) 43 odlewów gipsowych. 2) Beyer Oskar — Die Nadel-Schrift. 3) 2 podstawki pod biusty. 4) 2 puleczki konzolkowe na naczynia.

G. Gabinet geometryi wykreślnej.

Zawiadowca: Prof. TADEUSZ KUKURUDZA.

W roku szkolnym 1896|7 odstąpiono fundusz przypadający na gabinet geometryczny, gabinetowi rysunków odręcznych. W gabinecie geometrycznym pozostaje jak z końcem roku szk. 1895|6 przyrządów mierniczych, modeli i rysunków numerów 67 i ram 43.

Fundusze na środki naukowe.

Dotacya gminy miasta Stanisławowa	1000	złr.	— ct.
Z taks wstępnych wpłynęło	249	„	90 „
Z datków na środki naukowe	343	„	— „
Z taks za duplikaty świadectw	5	„	— „
Razem . .	1597	złr.	90 ct.

STATYSTYKA UCZNIÓW.

	W klasie									Razem
	Ia	Ib	IIa	IIb	III	IV	V	VI	VII	
1. Liczba uczniów.										
Z końcem roku szk. 1895/6 .	35	32	48	—	35	23	30	27	31	261
Z początkiem r. szk. 1896/7 .	54	54	32	33	43	42	24	25	28	335
Podczas r. szk. wstąpiło . .	2	—	2	—	—	1	1	1	1	8
Przyjęto więc w ogóle . . .	56	54	34	33	43	43	25	26	29	343
Pomiędzy tymi:										
Nowo przyjęci i to:										
Z promocyą do wyższej klasy	42	45	1	1	1	4	2	2	—	98
Przeszli z gimnaz. z promocyą	—	—	—	—	1	1	1	—	—	3
„ „ bez promocyi	4	2	5	2	1	1	—	1	—	16
Ponownie przyjęci i to:										
Z promocyą do wyższej klasy	—	—	25	26	36	31	19	22	27	186
Repetenci	10	7	3	4	4	6	3	1	2	40
Podczas r. szk. wystąpili . .	12	6	4	6	4	7	—	6	—	45
Liczba uczniów z końcem roku szkolnego 1896/7	44	48	30	27	39	36	25	20	29	298
Pomiędzy tymi:										
Uczniów publicznych . . .	44	48	29	27	39	36	25	20	28	296
„ prywatnych . . .	—	—	1	—	—	—	—	—	1	2
2. Miejsce urodzenia:										
Stanisławów	19	15	8^1	5	10	15	6	5	12	95^1
Galicya oprócz Stanisławowa	21	30	20	21	27	21	18	15	14^1	187^1
Bukowina	2	—	1	1	—	—	—	—	—	4
Czechy	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1
Styrya	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1
Rosya	2	2	—	—	—	—	1	—	2	7
Rumunia	—	1	—	—	—	—	—	—	—	1
Razem .	44	48	29^1	27	39	36	25	20	28^1	296^2
3. Język ojczysty.										
Polski	44	40	28^1	22	35	32	24	19	25^1	269^2
Ruski	—	8	1	4	2	3	1	1	3	23
Niemiecki	—	—	—	1	1	1	—	—	—	3
Czeski	—	—	—	—	1	—	—	—	—	1
Razem .	44	48	29^1	27	39	36	25	20	28^1	296^2

	W klasie									Razem
	Ia	Ib	IIa	IIb	III	IV	V	VI	VII	
4. Wyznanie religijne.										
Rzymsko-katolickie	22	28	19^1	14	27	20	17	18	16^1	181^2
Ormiańsko-katolickie . . .	2	—	—	—	—	—	—	—	2	4
Grecko-katolickie	—	8	1	4	2	3	1	1	3	23
Ewangielickie	—	—	—	—	1	1	—	—	—	2
Mojżeszowe	20	12	9	9	9	12	7	1	7	86
Razem .	44	48	29^1	27	39	36	25	20	28^1	296^2
Wiek uczniów.										
11 lat	4	5	—	—	—	—	—	—	—	9
12 „	10	8	1	2	—	—	—	—	—	21
13 „	11	15	5	6	—	—	—	—	—	37
14 „	10	8	7^1	9	5	3	—	—	—	42^1
15 „	6	8	6	5	13	6	1	—	—	45
16 „	3	4	6	4	12	6	4	—	—	39
17 „	—	—	3	1	5	11	7	2	3	32
18 „	—	—	1	—	2	5	3	5	1	17
19 „	—	—	—	—	1	4	8	7	11	31
20 „	—	—	—	—	1	1	1	4	8^1	15^1
21 „	—	—	—	—	—	—	1	2	3	6
22 „	—	—	—	—	—	—	—	—	1	1
23 „	—	—	—	—	—	—	—	—	1	1
Razem .	44	48	29^1	27	39	36	25	20	28^1	296^2
6. Według miejsca pobytu uczniów.										
Miejscowi	37	30	19^1	17	24	24	13	11	19	194^1
Zamiejscowi	7	18	10	10	15	12	12	9	9^1	102^1
Razem .	42	48	29^1	27	39	36	25	20	28^1	296^2
7. Klasyfikacya z końcem roku szk. 1896/7.										
Stopień celujący	1	2	1	2	3	4	3	—	1	17
„ pierwszy	32	28	14^1	16	32	18	16	10	23	189^1
„ drugi	4	6	5	3	1	3	1	3	—	26
„ trzeci	2	7	2	1	1	2	—	—	—	15
Przypuszczeni do egzaminu poprawczego	5	5	6	5	2	9	5	7	4^1	48^1
Przypuszczeni do egzaminu uzupełniającego	—	—	1	—	—	—	—	—	—	1
Razem .	44	48	29^1	27	39	36	25	20	28^1	296^2

	W klasie									Razem
	Ia	Ib	IIa	IIb	III	IV	V	VI	VII	
8. Opłaty.										
Opłatę szkolną składać byli obowiązani:										
w pierwszem półroczu . . .	33	38	18	13	12	17	10	8	9	158
w drugiem półroczu	17	20	13^{1}	12	8	17	9	11	15^{1}	123^{2}
Uwolnieni od całej opłaty										
w pierwszem półroczu . . .	16	14	15	14	30	23	13	15	20	160
w drugiem półroczu	27	28	16	15	31	19	16	9	13	173
Opłata szk. wynosiła w ogóle										
w pierwszem półroczu . . .	495	570	270	210	180	255	150	120	135	2385
w drugiem półroczu	300	300	210	195	120	300	135	195	240	1995
Razem .	795	870	480	405	300	555	285	315	375	4370
9. Na naukę przedmiotów nadobowiązkowych uczęszczali:										
Na historyę krajową . . .	—	—	—	—	39	36	—	20	28	123
„ ćwiczenia w labor. chemicz.	—	—	—	—	—	11	2	1	—	14
„ język ruski	—	8	6	5	4	4	1	2	—	30
„ śpiew	4	12	5	2	4	4	6	1	—	38
„ gimnastykę	24	28	23	22	28	24	18	13	—	180
10. Stypendya.										
Liczba stypendystów . . .	—	—	2	—	1	—	1	—	—	4
Ogólna kwota stypendyów .	—	—	250	—	157·5	—	157·5	—	—	565

EGZAMIN DOJRZAŁOŚCI.

Zagadnienia do piśmiennego egzaminu dojrzałości:

1. Z języka polskiego: Którym monarchom i z jakich powodów nadaje historya przydomek „Wielki“?
2. Z języka niemieckiego: a) Przełożyć na język niemiecki: Ustęp z książki: Czubek-Zawiliński, Wypisy dla klasy III. str. 257. Drugi przykład poświęcenia, do słowa: „ułaskawienie“ na str. 258. wierszy 37. b) Przełożyć na język polski: Z książki: „Deutsches Lesebuch für die V. Classe der gal. Mittelschulen von Jul. Jandaurek, herausgegeben von E. Hamerski: II. Auflage Lemberg 1880. Strona 5. „Das Gewitter“. Cały ustęp. 39 wierszy.

3. Z matematyki: A. W oddziele I. a) Rozwiązać równanie: $X=2\sqrt{y^2+9}$ $X^2+y^2=116$ i podać znaczenie pierwiastków wspólnych w geometryi analitycznej. b) Obliczyć odległość Wiednia od Paryża, mając długości geogr: Wiedeń 34° 2′ 36″, Paryż 20° 0′ 0″ i szerokości geogr: Wiedeń 48° 12′ 35″, Paryż 48° 50′ 11″. — c) Pewna osoba składa kapitał 5.100 złr. w Towarzystwie ubezpieczeń na 5% w zamian za dożywotnią rentę. Jak wielka będzie rata z góry spłacalna, jeżeli tablice śmiertelności wskazują, że ta osoba przeżyje prawdopodobnie jeszcze 20 lat. B. w oddziele II. a) Rozwiązać równanie: $x+y=5\sqrt{x-\frac{1}{3}}\sqrt{3y}$, $6=5\sqrt{x+\frac{1}{3}}\sqrt{3y}$. b) Znaleźć nachylenie ścian czworościanu umiarowego raz za pomocą trójkąta sferycznego, a potem zapomocą trójkątów płaskich. — c) Rodzice złożyli po urodzeniu syna w banku po 4% i z półroczną kapitalizacyą 1500 złr. z przeznaczeniem, aby syn po ukończonym 19. roku pobierał co pół roku z góry przez 4 lata rentę. Ile pobierać będzie?
4. Z geometryi wykreślnej: A) W oddziele I. a) Do trzech równoległych prostych poprowadzić czwartą w równem oddaleniu od nich. b) Wykreślić ocieniowany stożek ścięty, wydrążony, prosty kołowy, który mniejszą podstawą kołową spoczywa na poziomej płaszczyźnie rzutów. — c) Wyznaczyć odległość punktu od dowolnej prostej, których perspektywy są dane. — B) W oddziele II. a) Przez prostą leżącą na danej płaszczyźnie poprowadzić inną płaszczyznę, nachyloną do danej pod danym kątem. — b) Wykreślić przecięcie się powierzchni paraboloidy obrotowej dowolną płaszczyzną, z wyznaczeniem sprzężonych średnic krzywej przecięcia i punktów leżących na konturze paraboloidy. — c) Wykreślić perspektywę równoległościanu prostego o podstawie kwadratowej leżącej na płaszczyźnie poziomej i znaleźć cień rzucony na płaszczyznę podstawy.
5. Z języka francuskiego: Z Wypisów Amborskiego I. przełożyć, Diderot. La Politesse str. 169, całe.

Do egzaminu ustnego zgłosiło się 24 publicznych uczniów, 2 prywatnych i jeden eksternista. Za dojrzałych uznani: Bogdanowicz Stanisław, Czorpita Michał, Drach Mendel, Fedorowski Henryk, Gaspary Aleksander, Halpern Noe, Heinrich Stanisław, Hauke Adolf, Kalityński Zygmunt, Kuczyński Ludwik, Landau Joel, Lewicki Agenor pryw., Makłowicz Leopold. Noworyta Józef, Schmerzler Chaim pryw., Seelenfreund Dawid, Specht Ferdynand i Wasylewski Jakób. Otrzymało pozwolenie poprawienia cenzury z jednego przedmiotu po feryach 5 publicznych uczniów i eksternista, reprobowano na rok dwu uczniów publicznych, jeden uczeń nie zjawił się do egzaminu z powodu słabości.

FUNDUSZ UBOGICH UCZNIÓW.

Pozostało z roku 1896	131	złr.	56 ct.
Wny Prof. Gruenberg K. ofiarował	10	„	— „
„ Pan Walter	1	„	— „
„ „ Heinrich	1	„	— „
Świetna Kasa oszczędności miasta Stanisławowa udzieliła ze zysków uzyskanych w r. 1895	120	„	— „
Przy wpisie uczniów włożyły rozmaite osoby drobniejszemi kwotami razem	23	„	74 „
Z puszki, do której uczniowie w czasie egzort rzucali datki wyjęto	14	„	— „
Z puszki uczniów izraelitów	2	„	10 „
Razem . .	303	złr.	40 ct.
W ciągu roku wydano na przybory naukowe dla ubogich uczniów i na opłatę czesnego za tych uczniów, którzy bez własnej winy nie mogli być uwolnieni od opłaty szkolnej	124	złr.	86 ct.
Pozostaje przeto na rok 1897/8	178	„	54 „

a oprócz tego 1 dukat, jakoteż piąta część akcyi Banku ziemskiego w Poznaniu.

W roku 1896 udzieliła Świetna Kasa Oszczędności z zysków uzyskanych w roku 1895 na sprawienie mundurków dla ubogich uczniów	150	„	— „
Na ten sam cel udzieliła Świetna Rada miejska miasta Stanisławowa kwotę	175	„	— „
Z poprzedniego roku zostało	172	„	— „
Razem . .	497	złr.	32 ct.
Z kwoty tej wydano na sprawienie mundurków dla uczniów kwotę	273	„	32 „
pozostaje przeto na ten cel	124	złr.	— ct.

Dyrekcya składa na tem miejscu Świetnej Radzie miejskiej i Świetnej Kasie Oszczędności miasta Stanisławowa za łaskawą a szczodrą zapomogę w imieniu ubogich uczniów serdeczne podziękowanie.

WAŻNIEJSZE ROZPORZĄDZENIA

w ciągu roku szkolnego 1896/7.

Wysoka c. k. Rada Szkolna kraj. zaliczyła w poczet książek dozwolonych do użytku szkolnego:

1. Rozp. z dnia $^{14}/_{9}$ 1896 l. 20485. Brzostowicza: Początki arytmetyki i algebry dla niższych klas szkół średnich, część I. na kl. I. i II. wyd. 3 i część II. na kl. III. i IV.
2. Rozp. z dnia $^{10}/_{9}$ l. 11364. Močnik-Maryniak, Geometrya poglądowa dla kl. niższych, część I. na kl. I. i II.
3. Rozp. z dnia $^{10}/_{9}$ l. 16955. ks. T. Dąbrowski, Historya biblijna dla szkół średnich — Nowy Zakon wyd. 2.
4. Rozp. z dnia $^{17}/_{9}$ l. 14152. Wincentego Handla, Mapa monarchii austryacko-węgierskiej, do użytku szkół polskich zastosował Br. Gustawicz.
5. Rozp. z dnia $^{17}/_{9}$ l. 22159. Czytanka dla III. klasy szkił serednych, nakładem funduszu szkolnego.
6. Rozp. z dnia $^{3}/_{10}$ l. 23241. Amborski Jan, Wypisy francuskie, cz. I. wiek XVII i XVIII.
7. Rozp. z dnia $^{5}/_{10}$ l. 23471. A. Barwiński, Wyimki z narodnoj literatury ukraińsko-ruskoj XIX. wieku, wyd. 2.
8. Rozp. z dnia $^{5}/_{10}$ l. 24099. Czytanka ruska dla I. kl. szkił serednych. Lwów 1896.
9. Rozp. z dnia $^{5}/_{10}$ l. 24088. Chrystyjańsko-katołyckij katechysm dla I. klasy szkił serednych, ułożyw A. Turoński.
10. Rozp. z dnia $^{20}/_{12}$ l. 2485. J. Rostafiński, Botanika szkolna na klasy niższe, wyd. 3.
11. Rozp. z dnia $^{29}/_{12}$ l. 26536. Benoni i Majerski, Geografia monarchii austryacko-węgierskiej, wyd. 3.
12. Rozp. z dnia $^{20}/_{3}$ 1897 l. 2373. German i Petelenz, Ćwiczenia niemieckie dla kl. I. szkół średnich. Wyd. 4.
13. Rozp. z dnia $^{6}/_{1}$ 1897 l. 25728|96 przyznał J. E. p. Minister W. i O. tym abituryentom, którzy z powodu rzeczywistej przeszkody w terminie letnim egzaminu dojrzałości dokończyć nie mogli, a w terminie jesiennym tylko z jednego przedmiotu reprobowani zostali na 1. rok, te same ulgi, jakie otrzymują abituryenci, którym pozwolono przy egzaminie odbytym w terminie letnim powtórzyć egzamin z jednego przedmiotu w terminie jesiennym, a tego egzaminu nie złożyli.
14. Reskryptem z dnia $^{31}/_{1}$ 1897 l. 968. zarządził J. E. p. Minister W. i O., aby abituryentom galicyjskich szkół realnych, począwszy od terminu letniego 1898, zamiast przekładu z języka niemieckiego

na język wykładowy, zadawano wypracowanie na temat wolny w języku niemieckim, przeznaczając na to wypracowanie 5 godzin czasu.

KRONIKA ZAKŁADU.

Reskryptem z dnia 25. czerwca 1897 zamianował J. E. p. Minister W. i O. zastęp. naucz. w c. k. gimn. w Rzeszowie Ludwika Bryńskiego z dniem 1. września 1896 rzeczywistym nauczycielem tutejszego zakładu. Rozporządzeniem z dnia 21. lipca 1896 przeniosła W. c. k. Rada szkolna krajowa pomocn. naucz. do nauki języka francuskiego Tadeusza Wolińskiego w tym samym charakterze do c. k. szkoły realnej w Tarnopolu, a mianowała na jego miejsce pom. naucz. Tadeusza Grabowskiego.

Rok szkolny rozpoczęto dnia 3. września uroczystem nabożeństwem, po którem odśpiewano hymn ludu. — Z powodu że zast. naucz. Franciszek Antosz z końcem sierpnia zrezygnował z posady przy tut. zakładzie, przeniosła W. c. k. Rada szk. kr. rozp. z dnia 8. września 1896 zast. naucz. Dominika Żelaka z c. k. gimn. w Złoczowie do tutejszego Zakładu. — Rozp. z dnia 10. września 1896 l. 21554 pozwoliła W. c. k. Rada szkolna kr. podzielić klasę II. na dwa równorzędne oddziały.— Jego Ces. i król. Apostolska Mość raczył Najwyższem postanowieniem z dnia 14. września 1896 zamianować najmiłościwiej tut. prof. Michała Rembacza dyrektorem c. k. szkoły realnej w Tarnopolu, a na opróżnione po nim miejsce przeniosła W. c. k. Rada szk. kr. rozp. z dnia 7. października z c. k. szkoły realnej lwowskiej zast. naucz. Józefa Madeja.— Dzień 4. października, jako dzień Imienin Najjaśniejszego Pana i dzień 19. listopada, jako dzień Imienin Najjaśniejszej Pani obchodził zakład uroczystem nabożeństwem, po którem odśpiewano hymn ludu. — Dnia 4. grudnia obchodził zakład uroczyście rocznicę śmierci ś. p. Adama Mickiewicza. — Dnia 4. grudnia zakończył życie uczeń klasy IV. ś. p. Alfred Lederle, a w styczniu u swych rodziców w Kałuszu uczeń kl. IIa. ś. p. Samuel Perehyniec; spokój ich duszom. — Od dnia 25. lutego do 3. marca lustrował tutejszy zakład c. k. Radca szkolny i Inspektor krajowy szkół realnych i przemysłowych Wielmożny Pan Jan Franke i na konferencyi z tego powodu odbytej udzielił gronu nauczycielskiemu cennych nauk pedagogicznych i dydaktycznych. Dnia 4. maja odprawiono żałobne nabożeństwo za duszę ś. p. Cesarzowej Maryi Anny a dnia 27. czerwca za duszę ś. p. Cesarza Ferdynanda. —Dnia 9. czerwca udzielał Najprzewielebniejszy ks. Biskup Józef Weber 160. uczniom tut. zakładu św. Sakramentu Bierzmowania. — W ciągu roku szk. przystępowała

młodzież szkolna trzy razy do św. Sakramentów Pokuty i Ołtarza. — Rok szkolny zakończono dnia 15. lipca uroczystem nabożeństwem, po którem odśpiewano hymn ludu.

Ćwiczenia fizyczne uczniów.

Ćwiczenia gimnastyczne odbywały się jak w przeszłym roku w sali gimnastycznej tutejszego Towarzystwa gimnastycznego „Sokół" pod kierownictwem nauczycieli tego Towarzystwa. — W jesieni odbywały się zabawy szkolne pod kierownictwem nauczyciela Ludwika Brylińskiego w ogrodzie na ten cel najętym co poniedziałku, środy i piątku, o ile na to pogoda pozwalała. — Na wiosnę najęto znowu ten sam ogród wspólnie z tutejszem c. k. gimnazyum na rok 1897, lecz z powodu nieustannych deszczów można było tylko kilka zabaw odbyć. — Z tego samego powodu korzystała młodzież szkolna tylko mało z rzecznych kąpieli, gdyż wiosna była przeważnie chłodna i obie Bystrzyce były często wezbrane. W zimie uczęszczano na ślizgawkę za opłatą jednorazową 10 ct.

Wykaz książek szkolnych na rok 1897/8.

W klasie I. 1) Katechizm większy dla szkół ludowych ks. Morawskiego. Wyd. 4. Dla uczniów gr.-kat. katechizm ks. Torońskiego. 2) Małecki. Gramatyka języka polskiego szkolna. Wyd. 8. 3) Próchnicki i Wójcik. Wypisy polskie dla I. klasy. 4) L. Germann i K. Petelenz. Ćwiczenia niemieckie dla I. klasy. Wyd. 1—3. 5) Benoni i Tatomir. Krótki rys geografii. Wyd. 5 i 6. 6) Zajączkowski. Początki arytmetyki część I. Wyd. 3. 7) Nowicki i Limbach. Zoologia. Wyd. 7.

W klasie II. 1) Ks. Dąbrowski. Historya biblijna starego zakonu. Wyd. 2 i 3. Dla uczniów obrz. gr.-kat. Tyc.-Ilnicki. Istorya biblijna star. zawita. 2) Gramatyka polska jak w klasie I. 3) Próchnicki i Wójcik. Wypisy polskie na klasę II. 4) L. Germann i K. Petelenz. Ćwiczenia niemieckie dla klasy II. Wyd. 1 i 2. 5) Baranowski i Dziedzicki. Geografia powszechna. Wyd. 4—7. 6) Semkowicz. Opowiadanie z dziejów powszechnych. Część I. 7) Arytmetyka jak w klasie I. 8) Łomnicki. Mineralogia dla niższych klas. Wyd. 2. i 3. 9) Rostafiński. Botanika na klasy niższe. Wyd. 3. 10) Mocnik-Maryniak. Geometrya poglądowa, część I. wyd. 6.

W klasie III. 2) Ks. Dąbrowski. Historya biblijna nowego zakonu. Wyd. 1 i 2. Dla uczniów obrz. gr.-kat. Tyc-Ilnicki. Istorya biblijna nowoho zawita. 2) Malecki. Gramatyka języka polskiego, wydanie 8. 3) Czubek-Zawiliński. Wypisy polskie na klasę III. Zipper. Mitologia. 4) Petelenz. Deutsche Grammatik. 5) L. Germann i K. Petelenz. Ćwiczenia niemieckie dla klasy III. 6) Geografia jak w klasie II. 7) Semkowicz. Opowiadanie z dziejów powszechnych. Część II. 8) Zajączkowski. Początki arytmetyki i algebry, Część II. Wyd. 2. 9) Kawecki i Tomaszewski. Fizyka dla niższych klas. 10) Mocnik-Maryniak. Geometrya poglądowa. Część II. Wyd. 4. 11) J. Amborski. Książka do nauki języka francuskiego. Część I. 1893. Rawer. Dzieje ojczyste.

W klasie IV. 1) Ks. Jougan. Liturgika katolicka. Wyd. 1 i 2. Dla uczniów obrz. gr.-kat. Toroński. Liturgika kat. 2) Gramatyka polska jak w klasie III. 3) Wzory poezyi i prozy Fr. Próchnickiego. Zipper. Mitologia. 4) Petelenz. Deutsche Grammatik. 5) Germann i K. Petelenz. Ćwiczenia niemieckie dla klasy IV. 6) Benoni i Majerski. Geografia austr.-węg. monarchii. Wyd. 2. 7) Semkowicz. Opowiadania z dziejów powszechnych. Część III. Wyd. 5. 8) Dziwiński. Zasady algebry. 9) Kawecki i Tomaszewski. Nauka fizyki. Wyd. 2. 10) Bandrowski. Wykład chemii ogólnej. Cz. I. 11) Geometrya jak w klasie III. 12) J. Amborski. Książka do nauki języka francuskiego. Część II. 1894. Rawer. Dzieje ojczyste.

W klasie V. 1) Wappler Świsterski. Nauka wiary katolickiej. Dla uczniów obrz. gr.-kat. Wappler-Pełesz. Nauka wiry katolickoj. 2) S. Tarnowski i R. Bobin. Wypisy polskie dla szkół realnych. Tom I. i Zathey. Antologia. 3) Petelenz und Werner. Deutsches Lesebuch für die fünfte Classe. 3. Aufl. 4) Baranowski-Dziedzicki. Geografia powszechna. Wyd. 4—7. 5) Zakrzewski. Historya powszechna. Część I. 6) Dziwiński. Zasady algebry. 7) Mocnik-Stanecki. Geometrya dla wyższych klas. Wyd. 3 i 4. 8) Dr. J. Petelenz. Zoologia dla wyższych klas szkól średnich. 9) Bandrowski. Wykład chemii ogólnej część I. 10) Łazarski. Zasady geometryi wykreślnej. 11) J. Amborski. Książka do nauki języka francuskiego. Część III. 1895.

W klasie VI. 1) Martin-Solecki. Etyka katolicka. Wyd. 1 i 2. Dla uczniów obrz. gr.-kat. Wappler-Piórko. Etyka. 2) S. Tarnowski i R. Bobin. Wypisy polskie dla szkół realnych i sem. naucz. Część I. i Zathey Antologia. 3) Petelenz-Werner. Deutsches Lesebuch für die VII. Cl. d. Gymn. 4) Geografia jak w klasie V. 5) Zakrzewski, Historya powszechna. Część II. 6) Matematyka jak w klasie V. 7) Rostafiński. Botanika szkolna dla klas wyższych. 8) Kawecki i Tomaszewski. Fizyka dla klas wyższych. 9) Geometrya wykreślna jak w klasie V. 10) Amborski. Wypisy francuskie. Część I. 1895.

W klasie VII. 1) Ks. Jougan. Historya kościoła katolickiego. Dla uczniów obrz. gr.-kat. Wappler-Stefanowicz. Istorya gr.-kat. cerkwy. 2) Wypisy polskie St. Tarnowskiego i R. Bobina. Część II. 3) Petelenz und Werner. Deutsches Lesebuch für die achte Classe der Gymnasien. 4) Hannak-Lenick. Historya i statystyka austryacko-węg. monarchii. 5) Zakrzewski. Dzieje powszechne cz. III. 6) Lewicki. Zarys dziejów Polski i krajów ruskich z nią połączonych. 7) Dziwiński. Zasady algebry. Močnik-Stanecki. Geometrya. 8) Łomnicki. Mineralogia i geologia. Wyd. 1. 9) Kawecki i Tomaszewski. Wykład nauki fizyki. 10) Łazarski. Zasady geometryi wykreślnej. 11) Amborski. Wypisy francuskie. Część I.

Klasyfikacya uczniów z końcem II. półrocza 1896/7.

Klasa I. a.

Stopień celujący.

Bryła Stefan

Stopień pierwszy.

Ambroziewicz Tadeusz
Artychowski Mieczysław
Biskupski Kazimirz
Blader Samuel
Bogdanowicz Mikołaj
Breyner Karol
Czapliński Maryan
Czyżowski Roman
Daszkiewicz Erwin
Dziekoński Włodzimirz
Feuer Natan
Fiedler Emilian
Flintenstein Mojżesz
Glasberg Izrael
Gorecki Michał
Hein Wiktor
Hecht Aron
Hecht Natan
Hollender Antoni
Horn Schloma
Horowitz Jakób
Jarocki Maryan
Kantor Rudolf
Katz Józef
Krauser Dawid
Lebensart Nachman
Makowski Teobald
Ohrenstein Abraham
Platzer Leib
Reich Leon
Reischer Jakób
Przybylski Jan

Pięciu uczniów przeznaczono do egzaminu poprawczego z jednego przedmiotu, czterech otrzymało stopień drugi, dwóch stopień trzeci.

Klasa I. b.

Stopień celujący.

Tokarski Bartłomiej
Zerwanitzer Kalman

Stopień pierwszy.

Karmański Stanisław
Knorck Karol
Kotrba Wilhelm
Kwaśniecki Julian
Mahler Boruch
Mahler Hersch
Martynec Leon
Nawojski Edward
Olański Dyonizy
Pasternak Jan
Sawczyk Wilhelm
Schindler Edward
Schrötter Karol
Seredyński Władysław

Snihurowycz Włodzimirz
Spilka Jan
Strik Hersch
Susslak Zudik
Szrager Benjamin
Uliasz Stanisław
Weingarten Emanuel
Wesołowski Roman
Wołoszyński Antoni
Zasławski Izaak
Zatwarnicki Aleksander
Zwonarz Eugeniusz
Zwonarz Wilhelm
Życzkowski Zdzisław

Pięciu uczniów przeznaczono do egzaminu poprawczego z jednego przedmiotu, sześciu otrzymało stopień drugi, siedmiu stopień trzeci.

Klasa II. a.

Stopień celujący.

Figlewski Jan

Stopień pierwszy.

Arnold Mortko
Cieszyński Józef
Dempniak Anzelm
Dominikowski Włodzimirz
Gajkowski Kazimirz
Gänsel Chaskel
Goldschlag Ozyasz
Gottesmann Izrael
Grycko Maksymilian
Katz Nachman
Kopczyński Bruno
Kostecki Bolesław
Lauruk Edward
Heinrich Teofil pryw.

Siedmiu uczniów przeznaczono do egzaminu poprawczego z jednego przedmiotu, pięciu otrzymało stopień drugi, dwóch stopień trzeci.

Klasa II. b.

Stopień celujący.

Raczkowski Feliks
Wliszczak Józef

Stopień pierwszy.

Gedliczka Otmar
Mandler Mojżesz
Mitis Wilhelm
Noworyta Władysław
Pikuziński Józef
Pilch Stanisław
Pines Berl
Puk Zenon
Reich Szymon
Schrager Hersch
Sługocki Władysław
Stachiewicz Piotr
Stempler Michał
Wechlak Michał
Wowczuk Michał
Zahler Boruch

Pięciu uczniów przeznaczono do egzaminu poprawczego z jednego przedmiotu, trzech otrzymało stopień drugi, jeden stopień trzeci.

Klasa III.

Stopień celujący.

Gawlikowski Mieczysław
Pielasz Józef
Posacki Stefan

Stopień pierwszy.

Berezowski Kazimirz
Błoński Leon
Chomiński Mieczysław
Czerwiński Leon
Dobiszek Ludwik
Dobrowolski Bolesław
Drach Mojżesz
Elster Kazimirz
Franta Mieczysław
Freund Leopold
Futschek Włodzimirz
Hecht Filip
Kantor Zygmunt
Kulakowski Bronisław
Majer Gustaw
Mażewski Antoni
Merz Gustaw
Nadachowski Roman
Orienter Abraham
Orzeł Seweryn

Pisza Franciszek
Rerutkiewicz Józef
Scherer Abraham
Schrager Izrael
Schrager Mojżesz
Schweiner Karol
Skotnicki Marcin
Staniszewski Wincenty
Starzyński Wiktor
Weizmann Getzel
Wierzbowski Witold
Zachar Adolf

Dwóch uczniów przeznaczono do egzaminu poprawczego po wakacyach, jeden otrzymał stopień drugi, jeden stopień trzeci.

Klasa IV.

Stopień celujący.

Halpern Anselm
Löwenkron Jakób
Reich Izrael
Tyszecki Sofron

Stopień pierwszy.

Barwiński Maryan
Bernhardt Antoni
Bittner Maksymilian
Chaszczewski Józef
Czarnecki Stefan
Grycko Aleksander
Halpern Adolf
Hargesheimer Alfred
Jäger Leon
Potworowski Tadeusz
Schönkopf Markus
Schwarzwald Bernard
Sokolowski Tadeusz
Sztencel Stanisław
Turczynowicz Roman
Vogel Fischel
Zając Zygmunt
Falk Joel

Dziewięciu uczniom pozwolono poprawić cenzurę z jednego przedmiotu, trzech otrzymało stopień drugi, dwóch stopień trzeci.

Klasa V.

Stopień celujący.

Dawidowicz Józef
Lebensart Abraham
Tarantiuk Józef

Stopień pierwszy.

Bączalski Mieczysław
Chrž Ferdynand
Fogelmann Józef
Hanisch Konrad
Hügel Jan
Mackiewicz Franciszek
Mokłowski Tadeusz
Niewiadomski Juwenal
Rottenberg Izrael
Rottenberg Leib
Sadowy Stanislaw
Schindler Karol
Schloss Samuel
Szlagórski Bronisław
Zachar Franciszek
Tomek Władysław

Pięciu uczniom pozwolono poprawić cenzurę z jednego przedmiotu, jeden otrzymał stopień drugi.

Klasa VI.

Stopień pierwszy.

Dobrowolski Jerzy
Golkowski Czesław
Hlibowicki Antoni
Jurkiewicz Jan
Keck Ludwik
Piotrowski Oskar
Swiderski Jan
Weishaus Juda
Winter Edward
Hickiewicz Ludwik

Siedmiu uczniom pozwolono poprawić cenzurę z jednego przedmiotu, trzech otrzymało stopień trzeci.

Klasa VII.

Stopień celujący.

Schrager Aron

Stopień pierwszy.

Aksentij Józef

Bogdanowicz Stanisław
Cycoń Stanisław
Czorpita Michał
Fedorowski Henryk
Gaspary Aleksander
Gelbhaus Hersch
Drach Mendel
Halpern Noe
Hauke Adolf
Heinrich Stanisław
Kalityński Zygmunt
Köhler Alfred
Kuczyński Ludwik
Landau Joel
Makłowicz Leopold
Morawski Celestyn
Nazarewicz Romuald
Noworyta Józef
Seelenfreund Dawid
Specht Ferdynand
Wachter Rudolf
Wasilewski Jakób

Czterem uczniom publicznym i jednemu prywatyście pozwolono poprawić cenzurę z jednego przedmiotu po feryach.

Zakres wymagań przy egzam. wstępnych do szkół realn.

1. Z religii wymaga się wiadomości, których nabyć powinien uczeń w pierwszych czterech latach obowiązkowej nauki szkolnej w szkołach ludowych czteroklasowych.

2. Z języka polskiego: Czytanie płynne i wyraziste, objaśnienie odczytanych ustępów pod względem treści i związku myśli; opowiadanie treści większymi ustępami, znajomość części mowy, odmiana imion i czasowników. Poprawne napisanie dyktatu z zakresu pojęć znanych uczniom i pisemny rozbiór gramatyczny i syntaktyczny zdania rozszerzonego.

3. Z języka niemieckiego czytanie płynne i zrozumiałe, znajomość odmiany rodzajników, rzeczowników, przymiotników i zaimków (osobistych, dzierżawczych, wskazujących i względnych), odmiana słów posiłkowych i czasowników słabych we wszystkich formach strony czynnej i biernej, tudzież odmiana najzwyklejszych czasowników mocnych. Zasób wyrazów z zakresu pojęć uczniom znanych, poprawne napisanie łatwego dyktatu, którego treść przed podyktowaniem poda się uczniom w języku wykładowym.

4. Z rachunków: Pisanie liczb do miljona włącznie, biegłość w czterech działaniach liczbami całkowitemi; pewność w tabliczce mnożenia, znajomość ważniejszych miar metrycznych.

Warunki przyjęcia ucznia do Zakładu.

Do egzaminu wstępnego do klasy I. i klas wyższych zgłosić się należy do dyrekcyi najpóźniej dnia 31. sierpnia. Egzamina te odbędą się w dniach 1. i 2. września, a egzamina poprawcze 30. i 31. sierpnia.

Wpisy uczniów do zakładu odbędą się dnia 1. i 2. września; późniejsze zgłoszenia się będą tylko w ważnych wypadkach uwzględnione. — Uczniowie zgłosić się mają do zapisu w towarzystwie ojca, matki lub ich zastępcy.

Uczniowie tutejszego zakładu mają przy wpisie wykazać się świadectwem szkolnem z ostatniego półrocza; uczniowie nowo-wstępujący do zakładu oprócz tego metryką chrztu i urodzenia, bez których przyjęci być nie mogą.

Każdy uczeń obowiązany jest złożyć przy wpisie 1 złr. na zbiory naukowe, uczniowie nowo-wstępujący oprócz tego taksę wstępną w kwocie 2 złr. 10 ct.

Nabożeństwo wstępne odbędzie się dnia 3. września, a nauka szkolna rozpocznie się dnia 4. września.